



# LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

## LA MINERVE.

### BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

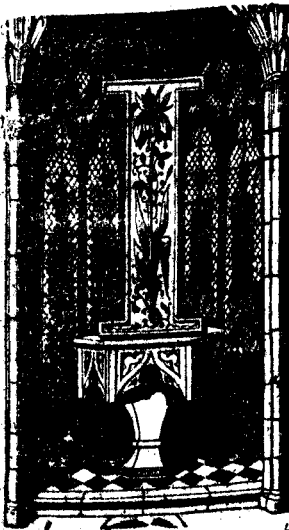
NOUVELLE SÉRIE.]

FEVRIER 1849.

[2<sup>me</sup> LIVRAISON.

#### HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

##### CHAPITRE IV.



Il est bien avéré aujourd'hui que, à son retour d'Orient, Napoléon n'avait encore aucun projet d'arrêt sur la conduite qu'il devait tenir en France pour se mettre à la tête du gouvernement. Il ne laissa pas cependant de prouver qu'il comptait assez sur l'influence de sa fortune militaire pour fonder sa fortune politique ; mais aussi, il faut l'avouer, jamais moment n'avait été plus habilement choisi par lui. Des cinq directeurs, Sieyès, Roger-Ducos, Gohier, Moulins et Barras, aucun personnellement n'avait la force nécessaire pour maintenir un ordre de choses verrouillé, et aucun n'avait la volonté de lui substituer un régime plus solide. Une union sincère entre eux eût pu seule sauver le gouvernement directorial qui croulait de toutes parts ; mais cette union était impossible. Leurs esprits, ainsi que leurs convictions, les éloignaient les uns des autres. Sieyès, le plus habile de tous, et aussi, de tous, le plus ambitieux, avait conservé de ses mœurs ecclésiastiques une habitude de tâtonnement et d'hésitation qui excluait, chez lui, tout esprit d'entreprise. Il voyait ce qu'il aurait fallu faire, mais il savait ne pouvoir agir seul, en même temps qu'il avait appris à ne pouvoir sérieusement faire fond sur aucun de ses collègues. En cela, il comprenait juste. Roger-Ducos, que son caractère modéré et sa probité politique amenaient à Sieyès, suivait celui-ci plus par habitude que par communauté de vues. Moulins et Gohier, ce dernier président du Direc-

toire, étaient patriotes, c'est à-dire exaltés, et se tenaient à distance de leurs deux collègues dont ils suspectaient les intentions. Quand à Barras, le voluptueux, le *pourri*, comme on l'appelait alors, son expérience le tenait bien à portée de tous ; mais son égoïsme et sa paresse faisaient qu'il n'appartenait à personne. Tels étaient les éléments hétérogènes dont se composait le pouvoir exécutif.

Quand au pouvoir législatif, son impuissance était notoire : il devait naturellement devenir un instrument docile dans une main assez ferme pour le diriger. Le conseil des Anciens jouissait celui des Cinq cents, qui le lui rendait bien. Un grand nombre d'hommes remarquables siégeaient néanmoins dans l'une et dans l'autre de ces assemblées ; mais aucun d'eux n'exerçait d'ascendant au profit des saines idées. La confusion régnait comme avait régné la terreur ; cette confusion pouvait tourner à l'anarchie : Napoléon ne le permit pas. En cela, le salut de la France et l'intérêt du général étaient d'accord.

La nouvelle de l'arrivée du général Bonaparte se répandit en France comme une commotion électrique. Aix, Avignon, Valence, Lyon, lui offrirent des fêtes à son passage. L'enthousiasme avait gagné de proche en proche, et, jusque dans les moindres villages, c'était une explosion de joie dont on ne peut donner une idée. Aussi, à Paris, l'effet fut-il immense. Les Cinq cents, par un mouvement spontané, désérèrent la présidence de leur assemblée à Lucien Bonaparte, hommage éclatant rendu au vainqueur d'Égypte, en la personne de son frère. Enfin un fait presque incroyable, un député, Baudet (des Ardennes), ne put suffire à l'émotion que lui causa un retour si inattendu et si heureux pour les vrais amis de la liberté : il mourut de joie, dit-on, en apprenant cet événement.

Dès le lendemain de son arrivée, Napoléon fit une visite à Gohier, qui le retint à dîner et le prévint que le jour suivant il le présenterait officiellement au Directoire. Le soir même,

Napoléon écrivit à M. de N\*\*\* (1) de venir le trouver le lendemain à son lever, c'est-à-dire à sept heures du matin ; celui-ci fut exact au rendez-vous.

Après les premiers compliments, Napoléon et M. de N\*\*\* causèrent des grands intérêts qui le ramenaient, lui général en chef de l'armée d'Orient, en France. Il lui dit à ce sujet beaucoup de choses que celui-ci était loin d'avoir prévues, puis il rompit tout à coup le fil de la conversation pour lui parler du dîner qu'il avait fait la veille.

— Mon cher, reprit Napoléon, j'ai affecté de ne pas regarder Sieyès, qui était placé en face de moi, et je me suis aperçu de la rage que ce mépris lui causait.

— Mais, général, répondit M. de N\*\*\*, êtes-vous sûr qu'il soit contre vous ?

— Je n'en sais rien encore, mais c'est un homme à système, et je n'aime pas ces gens-là. Quant aux autres, je les ai jugés. Au surplus, je vais voir cela aujourd'hui ; j'ai rendez-vous avec eux à deux heures ; venez me voir tous les jours.

Au point où en étaient les affaires, M. de N\*\*\* ne doutait pas que Napoléon n'eût entrevu la face naturelle des choses, et qu'il ne leur eût déjà assigné l'admirable issue qu'elles devaient avoir. A l'heure convenue, il se rendit donc au Directoire, vêtu d'une simple redingote bleue et portant un magnifique sabre de mameluc, suspendu à la manière orientale par un cordon de soie cramoisie. En le voyant descendre de voiture dans la cour du Luxembourg, la garde le reconnut et poussa le cri de : *Vive Bonaparte !* Conduit par deux huissiers devant cette magistrature assemblée, Napoléon lui dit qu'après avoir consolidé l'établissement de son armée en Égypte et confié son sort à un général capable d'en assurer la prospérité, il était parti pour voler au secours de la république, qu'il croyait perdue ; mais que, puisqu'il la trouvait sauvée par les exploits de ses frères d'armes, il s'en réjouissait. « Jamais, avait-il ajouté en posant la main sur la poignée de son sabre, jamais je ne le tirerai que pour la défense de la république ! »

Le président Gohier le complimenta sur ses triomphes et sur son retour en lui donnant l'accolade fraternelle. L'accueil fut en apparence très-flatteur ; mais au fond les craintes étaient devenues trop réelles et trop justifiées par la situation pour que ce retour inattendu fit plaisir aux cinq magistrats républicains qui gouvernaient alors la France.

Tous les généraux, tous les officiers présents à Paris, Lannes, Murat, Berthier, que Napoléon avait amenés avec lui ; ceux qui avaient du service ou qui en attendaient, Jourdan, Macdonald, Leclerc, Buonaparte, Lesbvre, qui commandait la 17<sup>e</sup> division militaire, c'est-à-dire Paris ; Bruix, ancien ministre de la marine ; Dubois-Crancé, ministre de la guerre ; Cambacérès, ministre de la justice ; Fouché, ministre de la police ; Talleyrand, qui songeait à se faire pardonner sa résistance lors de l'expédition d'Égypte, et mille autres, toutes les capacités, tous les intérêts, patriotes ou modérés, gens en place ou destitués, enfin tous les membres du gouvernement vinrent

(1) C'est à ce même M. de N\*\*\*, qui fit pair de France dans les cent-jours, et qui nous a priés de ne pas le désigner autrement que par cette initiale dans cette relation, ainsi qu'au général Frégeville, alors membre de la commission des inspecteurs des anciens (c'est-à-dire remplissant les fonctions de questeur), que nous sommes redevable, en partie, des curieux détails qu'on va lire.

indistinctement se faire inscrire chez lui : le plus grand nombre pour s'associer à ses projets, quelques-uns aussi pour les surveiller. Il fallait encore compter Chénier, Cabanis, Rœderer, etc., qui étaient l'élite du parti philosophique réunie à l'élite de l'armée, pour accomplir le vœu national.

A l'exception de Bernadotte, tous les généraux de l'armée d'Italie se rallièrent à leur ancien général en chef. Eugène Beauharnais, Duroc, Bessières, Marmont, Lavallette, Caffarelli (frère de celui mort en Syrie), Merlin (fils du directeur), Bourrienne, Regnaut de Saint-Jean-d'Angely, Arnault et Daunou, de l'Institut, et le munitionnaire Collot, firent preuve du plus grand dévouement. Il n'y avait pas jusqu'aux vingt-deux guides qu'il avait amenés avec lui de Fréjus à Paris, qui ne se montrassent empressés. Chacun servait le général Bonaparte à sa manière ; enfin Augereau, qui intérieurement détestait son ancien frère d'armes, se rallia à lui, quoique après quelque hésitation. Peut-être aussi fut-ce parce qu'on l'avait négligé qu'il vint offrir ses services à Napoléon.

— J'ai déjà appris bien des choses, dit ce dernier à M. de N\*\*\* en le revoyant. C'est un singulier homme que ce Bernadotte. Il a prétendu qu'il ne pouvait entrer dans le projet dont on lui parlait ; il a seulement promis de se taire, à condition qu'on y renoncerait. Bernadotte n'est pas un homme à moyens, ajouta-t-il, c'est un homme à obstacles.

Et après un silence pendant lequel il passa plusieurs fois la main sur son front, il reprit :

— Je crois bien que j'aurai Bernadotte et Moreau contre moi ; mais je ne crains pas Moreau, il est mou, sans énergie ; je suis sûr qu'il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique. Je le gagnerai avec la promesse de commandement d'une armée ; mais Bernadotte ne m'aime pas... Il se croira en droit de tout oser ; ce diable d'homme a de l'esprit... Au reste, je ne fais que d'arriver, nous verrons.

Il est de fait que Bernadotte n'était pas venu, comme les autres généraux, faire de visite à Napoléon. Cette absence avait été d'autant plus remarquée, qu'il avait servi sous ses ordres en Italie ; ce ne fut que huit jours après, et sur les instances réitérées de sa femme, belle-sœur de Joseph Bonaparte, qu'il se décida enfin à venir voir son ancien général en chef. Napoléon en parla à M. de N\*\*\* en lui disant :

— Concevez-vous Bernadotte ? ne m'a-t-il pas vanté, avec une exagération ridicule, la situation brillante et victorieuse de la France ! Il m'a parlé des Russes battus, de Gènes occupée, des levées qui se sont faites partout, de l'état des arts et du commerce, de l'esprit public, que sais-je ?

— Vous a-t-il parlé de l'Égypte ? lui demanda M. de N\*\*\*.

— Ah ! vous m'y faites penser. Ne m'a-t-il pas reproché de n'avoir pas ramené l'armée avec moi... Mais, lui ai-je répondu, vous venez de me dire que vous regorgiez de troupes, que toutes les frontières étaient assurées, que des levées immenses s'étaient faites, que vous aviez 150,000 mille soldats et plus de 30,000 hommes de cavalerie. À quoi vous auriez été bons quelques milliers d'hommes de plus, qui peuvent servir à conserver l'Égypte ? lui ai-je demandé.

— Et bien ! qu'a-t-il répondu ?

— Rien.

— Il ne vous a pas tout dit, objecta M. de N\*\*\* ; je suis de

bonne part qu'il avait émis le conseil de vous faire traduire devant un conseil de guerre, tant pour avoir quitté votre armée sans ordre, que pour avoir enfreint les lois sanitaires.

— Ah ! ah ! fit Napoléon avec deux inflexions de voix : c'est bon à savoir ; mais patience, la poire sera bientôt mûre. Revenez donc ce soir ; ma femme se plaignait hier, à moi, de ne vous avoir pas encore vu depuis mon retour.

M. de N\*\*\* le promit. Cependant ce ne fut que le lendemain, dans l'après-dînée, qu'il alla chez madame Bonaparte, qui lui reprocha gracieusement de l'avoir délaissée en l'absence de son mari. Celui-ci s'excusa de son mieux en rejetant cette privation sur ses nombreuses occupations.

— Je vous pardonne, lui dit Joséphine, de ce ton qui aurait fait désirer d'être toujours en faute vis-à-vis d'elle.

Puis elle se leva pour aller au-devant d'une dame que l'on annonça. Pendant ce temps, M. de N\*\*\* s'approcha d'Eugène, qui montrait à sa sœur Hortense les gravures d'un livre magnifiquement relié ; mais à peine s'était-il mêlé à leur conversation, qu'il entendit tout à coup annoncer Bernadotte.

Sa présence imprévue, après la conversation qu'il avait eue avec Napoléon, était de nature à causer à ce dernier quelque surprise ; cependant il ne laissa paraître aucun étonnement et reçut très-bien ce général ; mais un quart d'heure après, tous deux discutaient si chaudement dans une embrasure de fenêtre que, voyant le moment où cette discussion allait dégénérer en dispute, M. de N\*\*\* engagea tout bas madame Bonaparte à intervenir, ce qu'elle fit en se levant pour aller adresser la parole à Bernadotte lui-même, qui, s'apercevant bien de son intention, changea entièrement de conversation avec son mari ; puis, peu d'instants après, profitant du mouvement causé par le nombre des visiteurs, qui augmentaient au point de remplir entièrement le salon, il se retira sans bruit.

Un moment, dit-on, Napoléon songea à laisser les choses dans leur état apparent, en se réservant toutefois le moyen efficace de les modifier ; ce moyen consistait à se faire nommer directeur. Déjà deux ans auparavant, il avait eu cette idée ; mais on lui fit alors la même objection que précédemment, la raison d'âge : il était trop jeune pour être directeur. Il fallait avoir quarante ans : il n'en avait que trente. Faute impartable de la part de gens qui redoutaient l'homme supérieur. C'était lui mettre en tête des projets plus vastes, et il n'y fit faute.

Par l'intermédiaire de Mr. de Talleyrand, un rapprochement s'était opéré avec Sieyès et Napoléon, entre lesquels avait existé un vif ressentiment depuis le dîner chez Gohier. Une fois réunis, ces deux hommes furent bientôt en mesure de commander aux événements : ils étaient nécessaires l'un à l'autre. On convint d'agir avec ou sans la participation des directeurs, et, en matière sommaire, on reconnut la nécessité de s'emparer du pouvoir, mais plutôt en résolvant qu'en brisant les résistances. D'ailleurs, elles ne paraissaient pas formidables. Aux Anciens, la majorité était entre les mains de Sieyès ; aux Cinq-Cents, elle n'était nulle part. La garnison de Paris, formée en partie des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> de dragons, qui avaient, en Italie, servi sous Napoléon ; du 21<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, où il avait commandé Murat et Jubé, alors commandant de la garde directoriale ; enfin l'action de la police, remise aux mains

de Fouché, tout cela attendait le mot d'ordre que donnerait celui vers lequel se tournait toutes les espérances.

Le 15 brumaire (6 novembre 1799) fut fixé par Napoléon pour une entrevue avec Sieyès où serait définitivement arrêté le plan à suivre dans l'exécution de leurs projets. Ce même jour, un banquet était offert au général Bonaparte par les conseils, banquet donné toutefois par souscription. Il eut lieu dans l'église Saint-Sulpice, alors fermée comme toutes les autres. Le nombre des souscripteurs était de six à sept cents. Cette réunion eut le caractère particulier à ces sortes de démonstrations : chacun vint avec un visage officiel et observa plus qu'il ne se livra. A peine Napoléon prit-il le temps de faire le tour des tables, où il ne s'assit même pas, et d'adresser quelques mots insignifiants aux députés, au moins aussi préoccupés que lui.

Ce fut au sortir de ce banquet qu'il courut chez Sieyès. Il le trouva calme et sérieux. Napoléon s'assit sans mot dire, Sieyès achevait de prendre des notes. Il y eut une minute de silence ; enfin Napoléon, se levant tout à coup :

— Eh bien ! demanda-t-il à ce directeur.

— Nous sommes les maîtres ! répondit celui-ci avec une sorte de chaleur d'expression qui faisait encore mieux ressortir l'impassibilité de sa figure ; Roger-Ducos est avec nous.

Je le sais. Nous ne l'oublions pas.

Sieyès continua :

— Gohier ne se doute de rien.

— Je le sais encore. D'après mes avis, Joséphine s'est étroitement liée avec madame Gohier. Elles sont nos complices le plus innocemment du monde ; ma femme ne répète à madame que ce qu'il faut que sache son mari.

— Et que sait mon collègue ?

— Rien du tout.

— Moulins a des soupçons, reprit Sieyès ; celui-là est tout d'une pièce, c'est l'ami de Santerre.

— Et c'est bien ce qui nous sert à merveille. Les mouvements de faubourgs sont passés, croyez-moi, et le brasseur chercherait vainement, mais non pas impunément, à y fomentier quelque désordre. Santerre est prévenu qu'à la première tentative de ce genre, je le fais fusiller ; Moulins le sait aussi, et cela a suffi pour le faire réfléchir avant de permettre à son ami de le compromettre et de se perdre. Quant à Barras, nous n'avons pas à nous en occuper, ajouta Napoléon, nous le renverrons à sa terre de Grosbois.

— Soit, dit Sieyès. Maintenant, voici mon avis : la constitution est à refaire, nous la referons ; pour cela il nous faut trois mois, on nous les donnera. De plus, une commission consulaire sera substituée au directoire ; un décret nommera consuls Roger-Ducos, moi et vous.

— Qui rendra le décret ? demanda Napoléon.

— Les conseils. Ce n'est pas là la difficulté ; mais reste à savoir qui le fera exécuter ?

— Je m'en charge, dit Napoléon avec vivacité.

— Fort bien. En ce cas il ne me reste plus qu'à faire voter aux Anciens la proposition suivante.

Sieyès prit sur la table un papier sur lequel il lut :

« Le conseil des Anciens, en vertu des articles 102, 103 et 104 de la constitution, décrète ce qui suit : Art 1<sup>er</sup>. Le corps

législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud ; les deux conseils y siégeront dans les deux ailes du palais. Art. II. Ils y seront rendus le 19 brumaire, avant midi. Toute continuation de fonctions de délibération est interdite ailleurs et avant ce terme. Art. III. Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent ordre. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale. Le général commandant la 17<sup>e</sup> division militaire, la garde du corps législatif, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris, sont mis immédiatement sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qualité. Tous les citoyens lui prêteront main-forte à sa première réquisition.

Là était toute la révolution. La démission des directeurs obtenue, on créait un consulat provisoire. Avant de se séparer, Napoléon et Sieyès se partagèrent les rôles : Sieyès se chargea de faire rendre le décret de translation dont il venait de lire le projet à Napoléon ; celui-ci s'engagea à avoir la force armée pour lui et à la conduire aux Tuileries.

— Surtout, de la promptitude ; songez qu'il ne nous reste que trois jours, dit Napoléon en prenant congé de Sieyès, et en lui serrant énergiquement la main ; s'il le faut même, au moment décisif, joignez-vous à nous, montez à cheval !

— Mais je ne le sais pas ! dit l'ex-abbé avec un innocent sourire.

— Vous l'apprendrez ! répondit Napoléon.

Et il sortit sans vouloir en entendre davantage.

Ce fut le député Cornet que Sieyès chargea de proposer aux anciens le décret de translation. Il fallait emporter d'assaut cette proposition, d'où dépendait le succès de l'entreprise. Cornet le fit avec autant d'habileté que d'énergie. Tout fut préparé dans la nuit du 17 au 18. Les deux conseils furent convoqués par leurs commissions respectives pour le lendemain 18, celui des Anciens à sept heures du matin, celui des Cinq-Cents à onze, et encore, dans ce dernier, avait-on omis d'envoyer des lettres de convocation aux membres trop ouvertement hostiles.

« Les symptômes les plus alarmants, dit Cornet, auquel à l'ouverture de la séance la parole fut accordée, se manifestent depuis plusieurs jours ; les rapports les plus sinistres nous sont faits : si des mesures efficaces ne sont pas prises, si le conseil des Anciens ne met pas la patrie et la liberté à l'abri des plus grands dangers qui les aient encore menacées, l'embrâsement devient général, nous ne pourrions plus en arrêter les dévorants effets ; il enveloppe amis et ennemis ; la patrie est consumée et ceux qui échapperont à l'incendie verseront des pleurs amers, mais inutiles, sur les cendres qu'il aura laissées sur son passage. En conséquence, votre commission vous propose d'adopter la résolution suivante. »

Et il lut le projet de translation rédigé par Sieyès, qui fut instantanément adopté. Napoléon, qui attendait le résultat de la séance dans une salle voisine, fut introduit aussitôt pour prêter serment.

Ce décret était rendu, que les Cinq-Cents n'étaient pas encore en séance ; et, comme une fois le décret promulgué il n'était point permis, aux termes de la constitution, d'entrer en délibération, cette promulgation faite, on ferma, même

avant dix heures, la salle des *Cinq-Cents*, qui n'étaient convoqués que pour onze.

Cependant le Directoire n'était officiellement informé de rien. Gohier, Barras et Moulins n'apprirent donc ce qui se passait que par la rumeur publique. Moulins était furieux : pressentant le mouvement qui allait se faire, il fit mander le général Lefebvre, et l'apostrophant grossièrement :

— Que faites-vous donc ? lui dit-il en se servant d'un mot beaucoup plus énergique ; et qui vous a permis de résigner le commandement que vous a confié le Directoire ? Général ! vous nous rendrez compte de votre conduite.

— Messieurs, répondit Lefebvre, je n'ai de compte à rendre qu'à Bonaparte, qui est devenu mon général.

Et il se retira. Quand à Barras, il était au bain.

— Il faut faire cerner la maison de Bonaparte ! s'écria Moulins quand Lefebvre fut parti.

On fit appeler Jubé, commandant de la garde directoriale ; mais on ne put le trouver, quoique cette troupe fût déjà rassemblée aux Tuileries, sous les ordres de Napoléon. La commission des inspecteurs s'y était établie sous sa protection. Le siège du gouvernement était donc là, et non plus au Luxembourg, dans le jardin duquel Sieyès, le promoteur de l'événement, se promenait tranquillement comme s'il ne se fût agi de rien.

Il était midi. Depuis cinq heures du matin, un grand nombre de troupes étaient échelonnées tant dans le jardin des Tuileries que sur la place de la Révolution, pour y être passées en revue par le général Bonaparte.

Dès que ce dernier avait fait part de ses projets à Sébastiani, colonel du 9<sup>e</sup> de dragons, avant de sonder les autres colonels de la garnison, non seulement Sébastiani s'était prêté aux vues de Napoléon, mais encore il lui avait amené une foule d'officiers que le Directoire avait laissés sans emploi, sans solde et dans le dénûment le plus complet. Au signal donné, Sébastiani brûla le premier des vaisseaux, en distribuant à ses dragons, au nombre de huit cents, et qui tous avaient servi en Italie avec Napoléon, dix mille cartouches à balles, qui étaient déposées chez lui et qui ne pouvaient être livrées que sur un ordre du commandant de Paris. Il avait fait monter son régiment à cheval et l'avait conduit dans la rue de la Victoire pour servir d'escorte au général, qui partait pour Saint-Cloud. En passant dans les rangs, Napoléon crut devoir haranguer ces cavaliers.

— Nous n'avons pas besoin d'explications ! interrompirent les dragons ; nous savons que vous ne voulez que le bien de la république !

Comme tous mettaient pied à terre, M. de N\*\*\*, qui se trouvait dans la cour de la petite maison de Napoléon, rencontra le général Debel, avec lequel il était lié dès l'enfance, et qui était en habit bourgeois ; mais au premier bruit du mouvement il était accouru comme les autres.

— Comment ! lui dit M. de N\*\*\*, tu n'es pas en uniforme ?..

— Je ne savais qu'imparfaitement ce qui se passe, répondit le général ; attends-moi, cela ne sera pas long.

Et cherchant des yeux, dans les groupes qui les entourent un soldat qui soit de sa taille, il reconnaît un canonier.

— Prête-moi ton habit, mon brave ! lui dit Debel en ôtant le



sien, et garde le mien ; tu viendras l'échanger demain chez moi.

Le canonier lui donna son habit, et ce fut dans ce costume que Debel suivit la revue.

Arrivé dans les Tuileries, accompagné de son nombreux état-major, Napoléon rencontra sur son chemin Bernadotte, qui s'y était rendu en amateur, pour mieux juger des événements dont il était loin cependant de prévoir l'issue.

— Prenez garde, lui dit ce dernier à demi-voix, dès qu'il fut arrivé à sa hauteur, vous allez vous faire guillotiner.

— C'est ce que nous verrons, répondit froidement Napoléon en poursuivant sa route.

On remarqua qu'à cette revue il avait une paire de petits pistolets de poche, passés dans le ceinturon de son sabre, et dont on ne voyait que le bout du pommeau.

Pendant ce temps, Sieyès et Roger-Ducos envoyaient leur démission aux conseils. A deux heures, Barras envoya la sienne, et, réalisant la prophétie de Napoléon, se mit en route pour sa terre. Restaient Gohier et Moulins, dont nous avons vu l'exaspération. Isolés, ils ne pouvaient rien. Ils protestèrent cependant jusqu'au dernier moment. Venu aux Tuileries, Moulins s'emporta de nouveau en reprochant à Napoléon son abus de pouvoir, à quoi celui-ci, entouré de son état-major, répondit d'une voix éclatante :

— La république est en péril, il faut la sauver... *Je le veux!* Sieyès et Ducos ont donné leur démission, Barras a donné la sienne ; je vous engage, citoyen directeur, à ne pas résister.

Le matin, il avait dit à Boto, secrétaire de Barras, qui n'était venu que pour espionner sa conduite.

— Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée si brillante ? J'avais laissé la paix : j'ai retrouvé la guerre. J'avais laissé des victoires : j'ai retrouvé des revers. J'avais laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé des lois spoliatrices et la misère !... Que sont devenus cent mille Français que je connaissais tous pour mes compagnons de gloire ?... Ils sont morts !

A de telles paroles, prononcées par un tel homme, il n'y avait rien à répondre. Moulins était retourné au Luxembourg, où il avait été consigné ainsi que Gohier. Moreau avait été chargé d'exécuter cet ordre ; et, dans cette circonstance, on ne put comprendre la conduite de ce général. M. de N\*\*\* pensa toujours que c'était sa grande méchancité comme homme politique qui l'avait mis ainsi sous la dépendance de Napoléon, méchancité que ses actes justifiaient suffisamment par la suite. Et d'ailleurs que ses actes justifiaient suffisamment par la suite. Et d'ailleurs que ses actes justifiaient suffisamment par la suite. Et d'ailleurs que ses actes justifiaient suffisamment par la suite. Et d'ailleurs que ses actes justifiaient suffisamment par la suite.

— Toujours le même ! à la merci de qui veut bien le mener... A présent, c'est une vieille femme méchante : il est heureux que sa pipe ne parle pas, car elle le mènerait aussi.

Joséphine voulut répondre.

— Tais-toi, tu n'entends rien à cela, répliqua-t-il.

Et lui ayant donné un baiser sur le front, il ajouta :

— Encore s'il se laissait mener par une jolie petite femme

comme toi !... Mais c'est par son caporal de belle-mère ; je ne veux pas de ces gens-là chez moi.

Et Napoléon sortit du salon.

M. de N\*\*\* ignora toujours de qui pouvait être ce billet. On pense bien qu'il ne le demanda pas à Joséphine, qui peut-être le lui eût dit, car elle n'avait de secrets pour personne ; mais ces paroles si âpres du premier consul le frappèrent.

Cette journée du 18 brumaire se passa avec assez de calme ; toutefois, dans la nuit du 18 au 19, le danger que courait Napoléon fut imminent ; car si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes de Moreau, qui avait accepté la charge de géôlier en chef des directeurs captifs ; si, au lieu de leur mettre pour ainsi dire les menottes et de les serrer plus fort qu'on ne le lui avait recommandé ; si, au lieu de jouer un vilain rôle enfin, il eût agi comme il le devait, le Directoire et les conseils eussent été vainqueurs et non vaincus. Cela eût été malheureux sans doute, mais enfin sa cause était celle de la Constitution ; et s'il en eût été ainsi, Napoléon, ses frères et leurs amis eussent monté sur l'échafaud !

Le lendemain 19 brumaire (10 novembre), tout était en mouvement à Saint-Cloud pour les préparatifs de la plus incroyable journée de notre histoire moderne ; préparatifs matériels dont la lenteur faillit remettre tout en question. Trois salles devaient être disposées : l'une pour les *Anciens*, l'autre pour les *Cinq-Cents*, la troisième pour la *Commission des Inspecteurs* et Napoléon. L'ordre avait été donné de les tenir prêtes pour midi ; à deux heures seulement on put les occuper. Pendant ce temps, les députés, répandus par groupes dans le jardin, avaient le temps de s'entretenir, de s'interroger, de se concerter. On discutait l'opportunité de cette translation extraordinaire, et la légalité de la nomination du général Bonaparte au commandement de toute la force armée.

— Que ne le faisait-on de suite directeur ? disait Bertrand du Calvados.

— Croyez-vous qu'il se fût contenté de si peu ? répliquait Grandmaison.

Eh bien ! ajoutait Destrem, appelons-le à notre barre et qu'il vienne s'y expliquer.

— Il est capable d'y venir sans y être appelé, reprenait Bertrand, non pas pour s'expliquer, mais bien pour nous demander des explications, à nous.

Les bruits les plus étranges circulaient de toutes parts. Le corps législatif, disait-on, est cerné par des troupes gagnées. Aussi, quelques membres avaient-ils songé à se protéger eux-mêmes en portant des armes sur eux.

— Oui ! dit Aréna en s'approchant d'un petit groupe et en montrant un poignard caché sous sa toge, voilà de quoi protéger la constitution dont un ambitieux veut la ruine.

Ces propos et mille autres influèrent sensiblement sur les dispositions de certains députés, qui ordinairement attendaient au dernier moment pour se décider, et le projet de révolution dut paraître un instant compromis. Pendant ce temps, Napoléon était resté à cheval. A chaque instant, il était informé de tous ces propos ; mais tant qu'ils ne défrayaient que les conversations particulières, il semblait ne s'en inquiéter que médiocrement.

— Eh bien ! lui dit Sieyès, les voilà qui se remuent ?



— Qui bavardent ! voulez-vous dire, interrompit Napoléon ; mais rassurez-vous : j'ai donné l'ordre de sabrer le premier individu qui se présenterait pour haranguer les troupes, représentant, militaire ou bourgeois, n'importe.

— Moi, à tout événement, j'ai fait préparer une chaise de poste, reprit Sieyès ; elle nous attend à la grille de Saint-Cloud.

— Vous pouvez faire dételer, M. l'abbé, répliqua ironiquement Napoléon.

La séance des deux conseils s'ouvrit à deux heures. Aux Anciens, on s'occupa d'une notification aux Cinq-Cents, pour leur apprendre qu'on était prêt à délibérer. Aux Cinq-Cents, ce fut Émile Gaudin qui ouvrit la discussion ; mais à peine avait-il terminé son discours, qu'un tumulte épouvantable éclata.

— A bas les dictateurs ! cria-t-on. Point de dictateurs ! Vive la constitution !

— La constitution ou la mort ! s'écrie Delbrel... Les baïonnettes ne nous effrayent pas, nous sommes libres ici !

Lucien présidait l'assemblée. Avec une dignité remarquable, il prit la parole, et désignant du geste les interrupteurs, il les rappela à l'ordre ; le tumulte n'en continuait pas moins.

— Prêtons-tous serment à la constitution ! s'écria Grandmaison en se levant debout sur son banc.

— Oui !... oui !... lui répondit-on de toutes parts.

L'appel nominal est fait : chacun prête serment. Averti de la tournure que prenaient les choses :

— Allons, c'est maintenant ! dit Napoléon.

Quelques instants après, on entendit dans les couloirs un bruit de sabres trainants, d'éperons et de talons de bottes militaires. Les portières de tapisserie s'ouvrirent, et l'on vit entrer dans la salle du conseil des Anciens, Napoléon vêtu de son sévère costume d'Égypte, son habit à larges basques, et son damas suspendu à un cordon de soie. Sa tête, découverte, laissait pendre ses cheveux plats sur sa figure pâle, mais fortement caractérisée, tout son état-major le suivait en silence. Aussitôt, Napoléon, s'avançant à la barre, dit d'une voix accentuée :

— Représentants ! vous n'êtes pas dans des circonstances ordinaires ; vous êtes sur un volcan !...

Ici des murmures éclatèrent. Napoléon s'interrompit un moment, mais il reprit bientôt :

— Permettez-moi de vous parler avec la franchise d'un soldat, et suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez entendu jusqu'à la fin. J'étais tranquille à Paris lorsque je reçus le décret du conseil des Anciens qui me parlait des dangers de la république. A l'instant j'appelai mes frères d'armes, et nous vîmes vous offrir nos bras.

— Vous conspiriez ! dit une voix forte dans l'assemblée.

— On parle d'un nouveau César, d'un nouveau Cromwell, continua Napoléon. Si j'avais voulu opprimer la liberté de mon pays, si j'avais voulu usurper l'autorité suprême, plus d'une fois, dans des circonstances favorables, n'ai-je pas été à même de la prendre ?... Après nos triomphes d'Italie, n'y ai-je pas été appelé par le vœu de la nation, par le vœu de mes camarades, de toute l'armée ?... C'est sur vous seuls, citoyens représentants, que repose le salut de la patrie, car il n'y a plus de Directoire, vous le savez !...

— Général ! vous oubliez la constitution ! s'écria Linglet.

— La constitution ! reprit Napoléon, en s'animant de plus en plus à mesure qu'il parlait, vous l'avez violée maintes fois ; et elle ne peut plus être pour vous un moyen de salut, parce qu'elle n'obtient plus le respect de personne... Qui m'aime me suive !...

Et il sortit de la salle pour aller haranguer ses grenadiers ; puis, plein d'assurance, il se dirigea vers le conseil des Cinq-Cents, au milieu de cette assemblée où siégeaient les plus ardens amis de la république, les tribuns fougueux, les jacobins implacables. Napoléon voulait en finir ; ses amis lui avaient dit que le temps pressait et qu'il fallait prendre la résolution soudaine d'un coup d'état. Mais au conseil des Cinq-Cents, son étoile pâlit un instant. Il y était entré suivi de quelques grenadiers qu'il avait laissés, derrière lui, à l'extrémité de la salle ; lui-même n'est pas encore parvenu au milieu, qu'une explosion de cris furieux ébranle jusqu'aux vitres des fenêtres. Ce n'est plus une séance législative : c'est l'émeute entre quatre murs.

— Quoi ! s'écrient une foule de voix, des soldats ici ? des armes ? Que veut-on ?

— A bas le dictateur !... A bas le tyran !... Hors la loi Bonaparte !...

Tels sont les cris qui se font entendre de toutes parts. Cependant Napoléon s'avance le long de l'estrade où siège son frère Lucien ; il est aussitôt entouré, menacé. Plus exaspéré que ses collègues, un député va jusqu'à lui allonger un coup de poignard qu'un grenadier de la garde du corps législatif, nommé Thomas, para avec le coude.

— A moi, grenadiers ? s'écrie alors Napoléon.

Le peloton arrive à son secours, et arrache son général des mains de ces forcenés ; mais à peine est-il sorti que les cris : *A bas le tyran !... hors la loi !...* se renouvellent comme une tempête. Lucien veut prendre la parole pour justifier son frère, il n'est pas écouté. Il quitte le fauteuil, Chazal l'occupe ; l'agitation continue. De nouveau, Lucien essaye de se faire entendre :

— Il n'y a plus de liberté ici ! dit-il en déposant sur la tribune sa toque et sa toge ; je déclare n'être plus membre de cette assemblée.

— Levez la séance ! cria-t-on à Chazal.

Napoléon était sorti de la salle pour rejoindre les troupes rangées en bataille dans la cour du château, où plusieurs députés s'étaient déjà répandus pour tâcher de les détacher de la cause qu'elles soutenaient. Le moment était des plus critiques lorsqu'il arriva au milieu d'elles ; quelques minutes encore, et tout était perdu : aussi, s'adressant à un officier d'infanterie, le capitaine Ponsard, posté à l'entrée de la grille du vestibule :

— Capitaine, lui dit-il, prenez votre compagnie, et allez sur-le-champ disperser cette réunion de factieux. Ce ne sont plus des représentants de la nation, mais des misérables qui ont causé tous nos malheurs et qui vont assassiner mon frère ; sauvez-le !

Ponsard se met en mouvement ; mais il revient sur ses pas avec sa troupe. Napoléon croit qu'il hésite ; il n'en est rien ; seulement, cet officier veut savoir ce qu'il doit faire en cas de résistance.



—Employez la force, lui répond Napoléon. N'avez-vous pas vos baïonnettes ?

—Cela suffit, mon général, ... dit le capitaine.

Puis il fait battre la charge à son tambour, monte le grand escalier du château au pas de course, entre dans la salle la baïonnette en avant, la traverse avec quelques grenadiers, arrive à la tribune et enlève Lucien, qu'il emporte dans ses bras en s'écriant :

—Citoyens ! c'est par ordre de notre général.

La terreur s'est répandue au sein de l'assemblée. Dans les cours, dans les corridors, les troupes courent aux armes. Au dehors les tambours battent ; le pas de charge se fait entendre de nouveau dans les escaliers. Dans la salle, quelques spectateurs s'élancent aux fenêtres ; d'autres crient : *Vive la république ! vive la constitution de l'an III !* Un corps de grenadiers paraît à la porte ; devant eux marche un chef de brigade de cavalerie. C'est Murat ; il élève la voix :

—Citoyens représentants, dit-il, je vous engage à vous retirer, ou je ne répons plus de la sûreté du conseil.

—Grenadiers, en avant ! s'écrie un autre officier.

Un roulement de tambours domine les clameurs confuses qui répondent à ce commandement. Les grenadiers exécutent l'ordre... Dix minutes après, la salle est évacuée, et Napoléon reste maître du champ de bataille.

La nouvelle de ce *coup de main*, selon l'expression de M. de Talleyrand, avait été portée aux *Anciens*. Après d'eux se rallièrent une soixantaine de membres des *Cinq-Cents*, partisans de Napoléon ; et, dans une délibération prise pendant la nuit du 19 au 20, sur la proposition de Villetard, ces deux corps rendirent un décret qui prononçait l'abolition du Directoire, et la remise du pouvoir exécutif aux mains de trois consuls provisoires. Napoléon, Sieyès et Roger-Ducos furent nommés consuls de la république. Tous trois se rendirent à quatre heures du matin dans la salle de l'Orangerie de Saint-Cloud, où un petit nombre de membres des deux conseils s'étaient réunis, et prêtèrent serment entre les mains du président

C'est ainsi que fut consacrée la révolution que Napoléon venait d'accomplir.

Le 20 brumaire (c'est-à-dire le 11 novembre,) lorsque les trois consuls tièrent leur première séance au Luxembourg, où Napoléon s'était installé le jour même, et qu'il fut question de nommer à la présidence, Roger-Ducos, que Sieyès comptait dominer selon son habitude, trancha la question en disant à Napoléon dès son entrée :

—Général, il est inutile de nous disputer ici la présidence : elle vous appartient de droit.

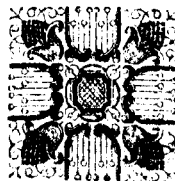
Ce fut le premier désappointement de Sieyès. Le consulat provisoire dura quarante-trois jours, pendant lesquels la nouvelle constitution (celle de l'an VIII) fut publiée et soumise au vote populaire. Pendant ce temps, Napoléon avait proposé son mode de gouvernement, qui avait été adopté. C'était un premier consul, chef de l'Etat, avec deux consuls secondaires, comme conseil consultatif. Les trois consuls étaient élus pour dix ans. La première place appartenait de droit au libérateur de l'Italie et au civilisateur de l'Egypte. Napoléon fut nommé, et fit choix, sur le refus de Sieyès, qui ne voulut pas accepter la seconde place, de Cambacérès, homme modéré, d'une haute capacité dans les affaires, et enfin légiste renommé pour son érudition. Lebrun, écrivain remarquable, et de plus administrateur probe et éclairé, fut le troisième consul. Quant à Sieyès, qui avait rêvé le titre de *grand électeur* avec un traitement de six millions pour gouverner la république en chanoine, sans embarras et sans responsabilité, Napoléon l'avait tué d'un mot en lui disant :

—Quel est l'homme de cœur qui voudrait être ainsi à l'en-grais de six millions ?

Sieyès avait rougi sans répondre ; mais le soir, dans son salon, il avait dit en présence des nouveaux ministres et des députés qui le remplissaient :

—Messieurs, sans le vouloir, nous avons étranglé la république ; et sans le savoir, nous nous sommes donné un maître. Bonaparte veut tout faire, sait tout faire et peut tout faire.

A CONTINUER.



# LE SIRE DE HANAU.

(CHRONIQUE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.)

## I



E tous les maux qui désolèrent la France pendant les seizième et dix-septième siècles, et qui semèrent la discorde, l'anarchie et la mort parmi ses enfans, le plus funeste, sans contredit, fut le fanatisme religieux. De toutes parts, en effet, les persécutions que les calvinistes eurent à

supporter pendant ces deux siècles de deuil et de larmes, déterminèrent l'émigration de nombreuses et puissantes familles, qui s'en furent porter en pays étrangers leurs richesses, leurs talens et leur industrie. Le sire de Hanau appartenait à une de ces familles protestantes, qui abandonnèrent ainsi la France pour se réfugier en Allemagne. C'était un homme bizarre, vivant seul, loin des hommes qu'il détestait. Renfermé dans son cabinet, il ne voyait que Fritz, son vieux serviteur, et n'entendait, de la vie extérieure, que le bruit du vent qui se jouait dans les peupliers dont son château était environné.

Il vécut ainsi jusqu'à sa mort. Au moment où notre histoire commence, son fils le sire Arthur de Hanau, se trouvait l'unique héritier d'un beau nom et d'une immense fortune. Il venait de retourner en Allemagne, dans le château de ses pères, accompagné de sa jeune épouse. Clotilde s'était mariée plutôt par devoir que par amour, et pour obéir à la volonté de son père, le comte de Sainte-Whème, qui voyait dans Arthur de Hanau ce qu'on appelle *un bon parti* ; mais la jeune fille cachait au fond de son cœur un tendre et pur attachement pour un jeune orphelin que son père avait recueilli. Paul avait été le compagnon de tous ses plaisirs, le confident de ses peines, et son meilleur ami ; aussi, à force de se voir tous les jours, ils avaient fini par s'aimer, sans cependant se l'être jamais dit. Quand le riche et brillant Arthur de Hanau vint demander la main de Clotilde, Paul fut presque fou de désespoir ; mais orphelin et sans fortune, ne connaissant pas même le nom de ceux à qui il devait le jour. Défiant comme le sont les malheureux dont toutes les joies de la famille ont été brisées dès leur plus tendre enfance, le pauvre jeune homme ne crut pouvoir, en se déclarant, être un obstacle au bonheur de son rival, et n'eut pas le courage de voir un autre posséder celle pour qui il eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang ; aussi, un matin après avoir tendrement embrassé Clotilde, et sans prévenir personne de son projet, il disparut, et depuis lors on n'entendit plus parler de lui.

## II

Quelques mois après, Clotilde épousa le sire Arthur de Hanau, qu'elle suivit en Allemagne. Les jeunes mariés passèrent

une année entière en fêtes et en plaisirs, sans que rien parût troubler leur bonheur. Un nuage de tristesse venait bien quelque fois assombrir le beau front de Clotilde : mais elle se rendait bientôt maîtresse de ce premier mouvement, et reprenait bien vite son air enjoué et de bonheur apparent. L'époque de la chasse étant arrivée, le nouveau seigneur pensa qu'il était convenable de faire à ses voisins l'honneur de ses forêts. Clotilde resta au château, en compagnie de son vieil oncle, qui était venu passer quelques jours avec eux. Ils se trouvaient réunis dans le grand salon du château, à cette heure du soir où les mille bruits qui peuplent même une solitude, décroissent et vont s'éteindre peu à peu dans le silence de la nuit. Cette vaste pièce, tapissée de tentures sévères et faiblement éclairée, avait alors un aspect lugubre ; aussi Clotilde avait-elle le désir de se retirer, lorsque la porte s'ouvrit, et Fritz le vieux serviteur qui, depuis la mort de son maître ne sortait presque plus de sa chambre, entra dans le salon.

— On m'a appelé ? s'écria-t-il ?

— Non, répond Clotilde, personne ne t'a appelé.

— Pourtant j'ai cru entendre la voix de mon vieux maître.

A ce moment un domestique vint dire qu'un jeune homme, surpris par l'orage qui venait d'éclater, demandait à entrer. Clotilde donna des ordres pour qu'il fut reçu et traité avec la plus cordiale hospitalité, puis, s'adressant à Fritz :

Tu vas nous raconter cette histoire de la tache de sang, dont j'ai entendu parler vaguement.

Le vieillard, vivement impressionné, semblait hésiter.

— Eh bien ! qui t'arrête ?

— C'est que je ne sais vraiment si je dois...

— Voyons, mon bon Fritz, viens t'asseoir ici. Me prends-tu donc pour une enfant, et crois-tu que je puis entendre cette fameuse histoire sans mourir de frayeur ?

Le vieillard hocha la tête et parut en proie à une vive agitation.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il enfin d'une voix altérée, je vais vous raconter ce que je sais de cette tache de sang.

## III

« J'ai entendu raconter à mon maître qu'à une certaine époque il était du meilleur ton, parmi les seigneurs de la cour, de se livrer quelquefois aux distractions de la plus insigne folie. Ils parcouraient les rues en tapageurs, rossaient le guet, vexaient les bourgeois et quelquefois détroussaient les passans. Il y a aujourd'hui un siècle, trois de ces jeunes seigneurs passaient au coin de la petite rue Saint-Jean, lorsque tout à coup ils entendirent le son d'une musique dansante.



—C'est peut-être une noce, s'écrie aussitôt le plus fou des trois, le marquis de Hanau ; si nous allons chercher la jarretière de la mariée ?

—La proposition est acceptée avec enthousiasme, et voilà nos écervelés qui frappent à la porte de la maison.

—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs, dit un homme d'un certain âge en ouvrant la porte.

—Le marquis fut désigné pour être l'orateur de la troupe.

—Vous mariez sans doute un de vos enfans, dit-il avec la plus exquise politesse : voulez-vous permettre à de jeunes gentilhommes de danser avec la mariée ?

—Ce serait sans doute un bien grand bonheur pour ma fille, monseigneur, mais cela est impossible.

—Ah ! je vois ce que c'est : votre fille est sans doute gentille, votre gendre un peu lourdeau, et vous craignez que l'un de nous ne vienne troubler les nouveaux époux.

—Non monseigneur, ce n'est pas ce qui m'arrête : ma fille est belle, mais elle est encore plus sage.

—Eh bien alors, laissez-nous entrer.

—Non pas, du moins, avant que vous ne sachiez dans quel logis vous serez reçus.

—Peu importe le logis, serait-ce même celui de Satan en personne. Du plaisir voilà ce qu'il ne nous faut.

—Bien dit, marquis, s'écrièrent les deux autres jeunes gens ; et ils se disposaient à passer outre, lorsque le vieillard s'approcha lentement, et, d'une voix grave, prononça un seul mot. Les trois jeunes gens pâlisserent, et deux d'entr'eux se glissèrent rapidement hors de la maison. Le marquis reste seul vis-à-vis de son hôte, qui le regarde fixement.

—Eh bien ! soit, je ne m'en délis pas, dit-il après un moment d'hésitation : je danserai avec la mariée.

—La mariée, en effet, était charmante. Elle sourit avec orgueil en se voyant un gentilhomme pour partenaire.

—Après la contredanse, le marquis vint complimenter son hôte.

—C'est un mariage d'inclination, monseigneur, et j'espère qu'ils seront heureux ; car mon enfant, voyez-vous, c'est la seule consolation de ma vieillesse.

—Le jeune homme serra la main du vieillard, et sortit tout rêveur de ce logis où il était entré si joyeux.

—Ces deux hommes devaient bientôt se revoir.

—C'est à cette époque que Richelieu avait dit : "Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme, et je m'engage à le faire pendre."

—Le marquis de Hanau était protestant, huguenot, comme on disait alors. Aux yeux de Richelieu, c'était le plus grand de tous les crimes. Il y ajoutait celui, non moins grand, d'être l'ami intime de l'infortuné Cinq-Mars. Il fut traîné devant Laubardemont, le vil exécuteur des ordres de Richelieu, et condamné à être pendu. Il n'y avait plus, entre la vie du marquis de Hanau et sa mort, que l'intervalle de quelques instans ; quis de Hanau et sa mort, que l'intervalle de quelques instans ; main tremblante passa la corde au cou du patient.

—Espérance et courage, dit-il rapidement à l'oreille du jeune homme, en le lançant dans l'espace.

—A cet instant Richelieu comptait un crime de plus.

—Un mois plus tard, deux hommes se promenaient sur la rade du Havre, attendant le départ d'un vaisseau qui allait faire voiles pour l'Amérique. L'un était jeune et beau, quoique extrêmement pâle et souffrant ; l'autre chargé d'années, mais encore vert et vigoureux.—N'oubliez pas, monseigneur, dit le vieillard à son compagnon, lorsque celui-ci fut prêt à monter dans le vaisseau, que vous êtes mort pour le monde. Maintenant, puisse la prière d'un vieillard attirer sur vous toute la miséricorde divine ; car vous êtes le seul homme qui m'ayez serré la main comme un frère.

—Le premier de ces deux hommes était le marquis de Hanau ; l'autre le bourreau de Paris.

—Depuis cette époque, toutes les fois qu'un membre de la famille de Hanau doit mourir de mort violente, on remarque sur un meuble ou sur un vêtement une tache de sang que rien au monde ne peut effacer."

—Comment ! ce n'est que cela, dit Clotilde, quand le vieux Fritz eût cessé de parler, je m'attendais à quelque histoire de revenant bien lugubre, bien effrayante. Tu peux te retirer, mon bon Fritz.

Le vieillard sortit, et Clotilde, après avoir souhaité une bonne nuit à son oncle, entra dans son appartement.

Lorsqu'elle fut seule, l'histoire de la tache de sang lui revint à l'esprit ; soit que l'obscurité ou la solitude exerçât sur elle une fâcheuse influence, soit qu'elle se sentit agitée d'un funeste pressentiment, elle éprouva un malaise inaccoutumé, presque de l'effroi. Toutes les histoires de fantômes et de revenans dont on l'avait bercée dans son enfance lui revenaient à l'esprit. Pourtant rien ne se mouvait dans l'ombre, rien ne bruissait dans le silence ; mais ce silence même devenait de plus en plus effrayant ; son imagination le peuplait de mille dangers imaginaires. Une heure se passa ainsi ; heure pleine d'angoisses, où tout, jusqu'aux battemens précipités de son cœur, la faisait tressaillir. A ce moment, Clotilde croit entendre du bruit au-dessus de sa chambre. Elle se lève précipitamment et gravit avec précaution le petit escalier conduisant à l'appartement de son mari placé au-dessus du sien ; arrivée à la porte, elle s'arrête pour écouter, car cette fois-ci elle a bien entendu, c'est son mari qui parle. Clotilde le croyait à la chasse.

—La clause est positive, disait-il à la personne qui était avec lui : "Je lègue tous mes biens à mon frère cadet, le sire de Hanau, à la condition qu'il rendra les dits biens à la personne qui lui remettra une bague représentant mes armes avec l'écusson brisé par la moitié." Cette personne, c'est le jeune homme qui est venu demander l'hospitalité au château. J'ai vu moi-même cette bague maudite à son doigt. Il faut donc à tout prix le retenir et nous en débarrasser...

Clotilde ne put en entendre d'avantage ; elle se laissa glisser le long de l'escalier et rentra dans son appartement, en proie à une agitation facile à comprendre.

## IV

Le lendemain, il y avait grand bal masqué au château. Tout était bouleversé ; l'unique pièce qui eût conservé son air sévère était une vaste salle servant de salon d'attente. Un seul lustre éclairait cette pièce et faisait jouer l'éclat de sa lumière

sur une rangée de portraits suspendus aux murs. Ces portraits semblaient regarder avec étonnement la foule bigarrée qui se pressait devant eux. Près de la porte conduisant au salon, un vieillard était assis la tête appuyée dans les deux mains, près de lui se trouvaient un flacon de vin et un verre plein.

—Comment c'est toi, mon brave ami, mon vieux maître d'armes ! lui dit un jeune homme en lui frappant sur l'épaule ; Dieu me pardonne, te voilà aussi sombre et maussade qu'une longue nuit de garde, et pour la première fois ton fidèle compagnon, le vieux vin du Rhin exhale inutilement son séduisant parfum.

Le vieillard passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée douloureuse.

—Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit-il, quelle mauvaise étoile a pu vous conduire ici ?

—Comment, quelle mauvaise étoile ! Ah ! ça mais, es-tu devenu fou, mon pauvre Sénèque ? C'est, au contraire, un charmant pays que ce château. Figure-toi qu'hier soir l'orage m'ayant surpris non loin d'ici, je vins y demander l'hospitalité ; je fus très bien accueilli. Mon hôte vint lui-même m'inviter, de la manière la plus gracieuse, à passer la journée au château et à assister au bal qui s'y donne en ce moment. Pouvais-je refuser ? Tu vois donc bien, mon cher maître, qu'en tout ceci c'est plutôt une bonne qu'une mauvaise étoile qui me conduisit céans. Entre avec moi dans ce salon et regarde la foule qui s'y presse ; tu verras que le plaisir et la joie sont les seuls dieux auxquels ce peuple sacrifie, et Diogène lui-même, avec sa lanterne, y chercherait vainement un homme.

—Je suis entré dans ce salon, répondit le vieillard d'une voix sombre ; je n'y ai vu que des viveurs remplis d'ivresse et semblant célébrer une fête de Bacchus, et je me suis éloigné de ce lieu avec dégoût, pour regarder en moi-même l'abîme que le frottement incessant de la même pensée y creuse chaque jour d'avantage.

A ce moment, deux nonnes s'approchèrent du jeune homme.

Que le Seigneur soit avec vous, mes sœurs, leur dit-il.

—Amen, répondirent les saintes filles.

—La règle de votre couvent n'est pas bien sévère, puisqu'elle vous permet de venir au milieu de cette fête mondaine.

—Nous accomplissons un pèlerinage, notre mission est de gagner des âmes à Dieu, de lui ramener de pauvres pécheurs. Prenez ce missel, mon frère, méditez-le et faites pénitence.

En disant ces mots, l'une des religieuses lui présenta un élégant livre d'heures couvert en velours, puis ensemble elles disparurent dans la foule.

—L'intrigue se cache jusque sous le manteau de la religion : ce saint vêtement profané devient une parure de bal ! gromela le vieillard entre ses dents.

Tu as, ma foi, raison, prophète aux cheveux blancs, dit le jeune homme ; car dans ce saint livre j'aperçois un billet parfumé. Adieu, mon vieux Mentor, je te quitte ; un tel billet doit être lu dans l'isolement ; mais sois tranquille, je te promets, si c'est un message d'amour, de venir te raconter mon bonheur ; et si c'est un rendez-vous d'honneur, d'avoir recours à ton bras et à ton amitié.

Le vieillard essaya vainement de le retenir puis vida son verre en murmurant.

—Va, jeune insensé, va te brûler les ailes au flambeau de l'amour et du plaisir, pendant que ton ennemi prépare dans l'ombre le piège où tu dois succomber.

V

L'air frais de la nuit avait chassé les promeneurs du jardin. Un seul homme s'avancait avec précaution à travers les ombres des tilleuls de la grande allée, qui n'était éclairée que par quelques torches placées de distance en distance, et dont la lumière rougeâtre rendait plus profonde encore l'obscurité des lieux environnants. Notre promeneur était enveloppé d'un manteau de couleur brune et son chapeau était entièrement rebattu sur ses yeux. Arrivé près d'un petit pavillon presque caché par une charmille, il tira un billet de sa poche et s'approcha d'une des torches :

—C'est bien cela, dit-il après l'avoir parcouru, le petit pavillon à droite au bout du jardin. Qui diable peut m'avoir donné rendez-vous dans ce lieu écarté ? C'est le second que je reçois aujourd'hui. Voyons, entrons.

Bientôt une jeune femme se précipita dans le kiosque en lui disant d'une voix émue :

—Au nom du ciel ! monsieur, n'allez pas au rendez-vous qu'on doit vous donner au bal de cette nuit... il y va de votre vie ?

Cette voix fit tressaillir le jeune homme, car elle ne lui était pas inconnue ; mais l'obscurité l'empêcha de reconnaître la personne qui venait de parler ; et comme il allait éclaircir ses doutes, les pas de deux personnes se firent entendre du côté du kiosque.

—Je suis perdue, si l'on nous voit, s'écria la jeune femme ; sauvez-vous, monsieur, je vous le demande en grâce, et, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas ma recommandation.... ma prière suppliante !

Puis elle disparut aussitôt. Les pas s'approchèrent de plus en plus. Le jeune homme n'eut que le temps de sauter par une fenêtre et de se blottir derrière un arbre, d'où il entendit la conversation suivante :

—Je vous dis que je suis certain d'avoir entendu parler de ce côté... Qui peut venir à cette heure dans ce pavillon retiré, quand tout le monde est dans les salons.

—Si vous m'en croyez, nous battons en retraite, c'est beaucoup plus prudent, les malfaiteurs sont si audacieux.

—Ne craignez rien, mon oncle, nous ne sommes ici ni à Naples ni en Espagne, où les assassins abondent ; mais sur le sol allemand, où les assassins sont rares comme les plantes exotiques.

—Croyez-moi, mon ami, l'homme partout est le même.

Les deux interlocuteurs entrèrent dans le pavillon.

—C'est étrange, dit celui des deux personnages qui avait appelé l'autre son oncle, il n'y a personne. J'aurais juré, cependant, avoir entendu parler ; et apercevant quelque chose de blanc sur le tapis, il se baisse et ramasse un mouchoir brodé et armorié. Il sort du kiosque pour mieux l'examiner, puis le cache vivement dans sa poche et prend rapidement le chemin du château.



## VI

Une demi-heure après, le sire Arthur de Hanau entra chez sa femme. Il la trouva pâle et tremblante. A son approche, elle voulut se lever pour le recevoir ; mais les forces lui manquèrent, et elle retomba dans son fauteuil en sanglotant.

—Des larmes, Madame, dit Arthur d'un ton brusque ; sont-ce des larmes d'hypocrisie ou de repentir ?

Clotilde le regarda avec étonnement.

—Je viens vous demander une explication sur votre étrange conduite, continua-t-il en cherchant à se modérer ; vous vous êtes tenue toute la journée renfermée dans votre appartement, et ce soir, au lieu de paraître au bal et d'y recevoir nos invités, comme c'était votre devoir, vous vous renfermez chez vous, vous souciez peu des commentaires et des suppositions malignes et malveillantes auxquelles cette absence inexplicable peut donner lieu. Je vous prévient, madame, que je veux que vous changiez de conduite ; car si ma vie intérieure n'est pas digne d'envie, je prétends qu'elle ne soit pas du moins le sujet de toutes les conversations.

—Il me serait impossible, monsieur, de quitter mon appartement ; je suis trop souffrante pour cela, et d'ailleurs, je l'avoue, je ne me sens pas le courage de montrer à cette fête un visage souriant, un air de bonheur, lorsque pour moi la joie et le bonheur sont à jamais perdus.

—Perdu ! s'écria Arthur avec colère ; oui, en effet, quelque chose a été perdu. Un souvenir... un gage d'amour, madame, et ce gage a été trouvé par une personne à laquelle il n'était sûrement pas destiné.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Clotilde en se levant avec dignité, et je vous prie de cesser un badinage indigne de vous et insultant pour moi. Le mariage est un lien formé par la main des hommes, béni par Dieu et sanctifié par l'amour et la confiance des époux. Si la confiance ou l'amour vient à manquer, le mariage n'est plus qu'un lourde fardeau, une chaîne pesante, qui blesse et qui tue lentement celui qui la porte.

—Sentez-vous donc le poids de cette chaîne, madame ? demanda Arthur.

—Monsieur !

—Confiance, tendresse, continua-t-il en s'animant, sont de vains mots dans la bouche des femmes : amour, fidélité, men songes indignes qui ne servent qu'à tromper les sots.

—Où voulez-vous en venir, monsieur ; car, vous le voyez, je suis peu disposée à deviner des énigmes.

—Rappelez vos souvenirs, madame, et dites-moi si vous n'avez rien perdu ce soir ?

—Je ne le pense pas ; car je n'ai pas quitté mon appartement depuis hier.

—Les filles d'Eve ne sont jamais embarrassées pour mentir. Vous n'avez rien perdu, dites-vous, madame ? vous recontraitez peut-être, cependant, ce mouchoir. Il est brodé à mes armes, afin que je ne puisse douter ; et savez-vous où je l'ai trouvé ?... Je l'ai trouvé tout à l'heure dans le petit kiosque au bout du jardin ! Qu'alliez-vous faire dans ce pavillon, madame, répondez ?

Mais Clotilde semblait prêt à expirer ; son regard, plein d'effroi, restait fixé sur le mouchoir ; elle ne pouvait en détacher les yeux. Puis, poussant un cri déchirant :

—Le signe du meurtre ! dit-elle en montrant une large tache de sang sur la broderie du mouchoir.

Brisée par ce dernier effort, elle s'évanouit.

Arthur se hâta d'appeler du secours ; puis disparut en emportant le signe funeste.

## VII

Quatre heures sonnaient ; les salons étaient déserts, et les portes du château venaient de se refermer sur la dernière voiture, lorsqu'on vit un homme s'avancer avec précaution vers un endroit nommé la Galerie des Chevaliers. Après avoir traversé une petite pièce qui précède cette galerie, il s'arrêta, car il a cru entendre marcher près de lui.

—Bah ! se dit-il au bout d'un instant, je suis ridicule avec mes sottises frayeuses, et l'avertissement que cette jeune femme m'a donné dans le kiosque n'a pas le sens commun. D'ailleurs un billet renfermé dans un missel ne peut être qu'un rendez-vous d'amour.

Enhardi par cette pensée rassurante, il allait continuer son chemin, lorsqu'il entend cette fois distinctement le bruit régulier de deux éperons frappant avec force les dalles de la galerie ; puis ensuite une voix mâle fredonner ces mots :

—Va, jeune insensé, va te brûler les ailes au flambeau de l'amour et du plaisir, pendant que ton ennemi prépare dans l'ombre le piège infâme où tu dois succomber.

—Misérable ! c'est comme cela que tu exécutes mes ordres, hurle une autre voix. Aussitôt un cliquetis d'épées se fait entendre ; puis un cri de rage, puis après quelques momens de lutte, un autre cri, faible, mais éteint...

Le jeune homme se précipite dans la galerie. Quel spectacle frappe ses regards ! La poitrine traversée d'un coup d'épée, il aperçoit son hôte, le sire Arthur de Hanau, gisant à terre, et un peu plus loin son vieux maître d'armes blessé à l'épaule.

—Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre murmura le châtelain : réveillez tout le monde, il importe que chacun sache ce que j'ai à dire.

Le maître d'armes sortit en se traînant pour exécuter la volonté du maître, pendant que le jeune homme cherchait à lui prodiguer quelques secours.

Lorsque tous les habitans du château furent réunis autour du mourant, celui-ci, d'une voix affaiblie, s'exprima à peu près en ces termes :

—Je sens la vie m'échapper, et un voile épais s'étend devant mes yeux... Ecoutez donc mes paroles... ce sont celles d'un mourant... Hier soir, en rentrant de la chasse, j'appris qu'un étranger était venu dans ce château... Je me rendis auprès de lui, et j'aperçus à son doigt la bague fatale !... Dès ce moment l'héritier du marquis de Hanau m'était connu, et je roulai dans mon esprit un projet sinistre... Tout à l'heure je m'avançais dans cette galerie pour m'assurer de la bonne exécution des ordres que j'avais donnés... et je pus me convaincre que j'étais trahi... alors la rage m'avengla... je me précipi-

taï sur le vieillard qui voulait m'épargner un crime... et Dieu m'a justement puni !...

Ici la voix du mourant s'affaiblit tout-à-fait ; il veut continuer, ses paroles deviennent inintelligibles, et, tournant ses yeux mourans vers le jeune étranger, il parvient à murmurer encore :

—Marquis... de Hanau... me... par... donnez... vous ?

A ces mots inattendus, le jeune homme se précipite vers le

mourant, qu'il veut consoler ; il lui prend la main ; mais cette main est froide, car il ne touche plus qu'un cadavre.

## VIII

Deux ans après, un prêtre bénissait l'union de Paul, dernier marquis de Hanau, avec Clotilde, son amie d'enfance.

HENRI DE SAUCLIERES.

## LA MÉDAILLE ET LE REVERS.

Nous puissions l'article qui suit dans un ouvrage qui vient de paraître sous le titre de *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*. Il est dû à la plume si spirituelle de Mr. Charles Reybaud.



Il ne se passait pas de jour où nous n'assistions à quelques émotions extérieures. Tantôt, c'était le peuple qui venait de surprendre le gouvernement par un programme inattendu ; tantôt, c'était le gouvernement qui invitait le peuple à jouer, dans une fête publique, du spectacle de sa propre ivresse et de son propre honneur. Ces cérémonies se renouvelaient à tout instant sans que la patience des ordonnateurs ne fut jamais lasse ni leur enthousiasme en défaut. Rien ne leur coûtait, ni les statues en plein vent, ni les feux du Bengale, ni les pompes renouvelées de l'antiquité. Ils s'admiraient dans leur œuvre et s'y complaisaient. Quelle satisfaction quand, par un beau jour, ils pouvaient embrasser d'un regard cent mille haïonnettes et admirer les reflets du soleil qui se brisait au loin sur ces masses d'acier ! C'était leur spectacle favori, et ils se le donnaient souvent : puis, le lendemain, ils versaient dans les manifestes publics leurs impressions pittoresques. Impossible de ne pas reconnaître là dedans des hommes heureux, contents d'eux-mêmes, enthousiastes de l'effet qu'ils avaient produit.

—Ce sont des artistes ceux-là, me disait Oscar avec un sentiment d'orgueil ; ils nous comprennent du moins. N'aie pas peur, Jérôme, qu'ils laissent dévier la république de son but ; ils sont trop du métier pour cela. Dieu sait ce que nous aurons avec eux ; je m'épanouis rien que d'y penser. Nous aurons les fêtes d'Eleusis et les Panathénées, les combats du cirque et les fêtes olympiques, toute la Grèce, toute Rome et l'Égypte par dessus le marché. C'est ainsi qu'on adresse les grands peuples, Paturot : c'est en amusant le public qu'on le mène irrésistiblement. Oh ! ils s'y connaissent les profonds ! Je les ai appelés des artistes ! Ce sont des politiques aussi, et quels politiques !

Calcul ou non, Paris était toujours en fête. Il avait changé son existence affairée pour une vie oisive. Des ateliers déserts sortait une foule avide de distractions. Elle en trouvait à choisir : tir à l'arc, jeux de bagues, loteries en plein air. C'était une foire perpétuelle. On eût dit un pays de Cocagne et une

population affranchie des soucis du lendemain. Heureux pasteurs ! Heureuses brebis ! Aux uns les divertissemens mythologiques ; aux autres le champ libre et une pâture assurée. Ainsi se distribuaient les rôles dans cette églogue digne de Cessner. Il y avait bien par-ci, par-là quelques pétards de trop et des illuminations d'un caractère peu spontané ; mais ce n'était qu'une ombre imperceptible dans un radieux tableau. Moi qui poursuivais un idéal, j'étais tenté de croire que je l'avais trouvé sur mon chemin, sans peine, sans efforts et comme un don de la circonstance.

J'eus des doutes pourtant, je craignis que cette joie apparente ne cachât de mystérieuses douleurs. Dans ces cris, dans ces élans dominait je ne sais quoi d'âpre et d'artificiel qui éveillait mes soupçons. Au fond de cette activité fiévreuse, je cherchais le travail, un travail sérieux, la santé de l'âme et le pain du corps ; je ne le trouvai pas. Ces hommes, si ardents à se réjouir, empruntaient chaque jour à la communauté une partie de sa substance, et en échange ne lui donnaient rien. Cela pouvait-il durer ? Et n'en avaient-ils pas eux-mêmes la conscience ? C'était une enquête à faire ; je m'y appliquai. Dans les salons, dans les groupes, je trouvais des gens de toutes les conditions, de tous les rangs. Je les pris à part et les interrogeai. Le problème se posait de lui-même. Si la République faisait en bloc la joie et l'orgueil de la France, que d'heureux elle devait faire en détail !

La première personne à qui je m'adressai était un financier, homme honnête et sincèrement républicain :

Ah ! monsieur, me répondit-il, que me demandez-vous là ? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe ? Vingt maisons de banque de premier ordre se refusent à leurs engagements ; d'autres succomberont encore. Ceux qui s'exécutent entrent en liquidation. Avant deux mois il n'y aura plus à Paris une caisse pour le papier du commerce. Peut-être n'y aura-t-il plus de papier. Que voulez-vous ? Les millions se fondent dans nos portefeuilles ; c'est à faire pitié. Pas une valeur qui ne soit écrasée, pas un gage qui ne devienne suspect. On doute de tout le monde, de vous, de moi, de la Banque et du Trésor. Le crédit est perdu, la confiance éteinte. Voilà les faits ; ils frappent assez les yeux. Ah ! monsieur, le gouvernement déchu est un bien grand coupable.

Cette plainte du financier me frappa ; elle était si amère que je m'en défiai. Un instant je crus cet homme vendu à la



réaction. Pour l'absoudre, il me fallut le concours d'autres témoignages. Mais ce me fut une leçon. Désormais, je ne m'adressai qu'aux républicains purs, éprouvés, à doubles chevrons. Tel était, par exemple, le manufacturier à qui j'exposai mes doutes :

—L'industrie, citoyen ! Vous me demandez des nouvelles de l'industrie ! Autant s'enquérir de la santé d'un mort. J'employais deux mille ouvriers ; je n'en ai plus que cent, et encore est-ce par humanité que je les garde. Rien ne va, rien ne s'écoule. La patrie a demandé que nous lui fissions hommage de deux heures de travail par jour. C'est fait ; je les ai déposées sur son autel et ne les regrette pas. Il faut savoir effacer son intérêt devant un principe. Mais deux heures de travail de moins, c'est dix pour cent sur la main-d'œuvre, et comme, en moyenne, je n'en gagnais que cinq, vous comprenez que j'ai dû désarmer mes métiers. Si le public se résigne à payer l'étoffe plus cher, nous verrons. Alors comme alors. Mais il ne semble pas qu'il s'y décide. Piteuse clientèle, citoyen, qu'une clientèle de ruinés. Pour un rien je passerais en Amérique avec mes contre-mâtres et mes brevets. Jugez donc, moi la fleur des patriotes ! C'est pourtant le gouvernement déchu qui est cause de tout cela. Infâme gouvernement.

Cela ressemblait à un écho ; financier et manufacturier se confondaient dans le même anathème. Vint le tour du rentier :

—Voulez-vous mes coupons ? me dit-il ; je vous en ferai bon marché. J'ai pris du cinq à 122 et du trois à 84 ; j'avais confiance, monsieur, ce mot explique tout. Voici le trois à 34 et le cinq à 50. Comptez sur vos doigts. J'avais de tous les chemins : de l'Orléans, du Nord, du Rouen, du Marseille, du Nantes, du Strasbourg. Dieu sait le bel argent que cela m'a coûté ! Autant de chiffons de papier aujourd'hui ; les voici ; des bleus, des verts, des roses. J'aimerais autant des actions du Mississippi. J'avais des bons du Trésor ; écus prêtés, dette exigible, j'y comptais. Guichet fermé, porte close. Repassez, mon bonhomme, on verra plus tard. Si vous êtes pressé, allez à la Bourse ; vous aurez 500 fr. du mille. Très bien. Il ne faut pas regarder de près avec mes amis. Maintenant, Monsieur, récapitulez. Fonds publics, 1 million ; chemins de fer, 3 millions ; bons du Trésor, 2 millions, sans compter les centimes additionnels sur les immeubles, et l'impôt sur les emprunts hypothécaires. Voilà mon bilan.

—Le pauvre homme ! m'écriai-je.

—Je suis juste d'ailleurs ; je mets la République hors de page. Dieu me garde de l'accuser ? Toute la faute est au gouvernement déchu.

—C'est fort heureux, pensai-je.

Jusqu'à là mon enquête ne m'avait guère donné de résultats satisfaisants. Partout la souffrance, partout la plainte. Les procureurs ne voyaient plus arriver les dossiers ; les officiers publics tremblaient pour leurs titres. Il n'était pas jusqu'aux gardes de commerce qui ne jetassent de hauts cris : un décret supprimait la contrainte. Quant aux employés, ceux qu'on ne révoquait pas, on les mettait à la portion congrue. L'armée était frappée, la flotte aussi : la mise en disponibilité passait comme un fléau sur les cadres.

lait et destituait les médecins. Plus de maladies ; elles avaient disparu dans la piscine de la révolution.

Cependant je n'avais touché qu'aux classes libérales ; peut-être existait-il ailleurs des compensations.

—Allons jusqu'au bout, me dis-je ; il est impossible qu'une si glorieuse métamorphose n'ait pas laissé quelque part des germes féconds et des avantages visibles. Je viens de consulter ceux qui avaient abusé de la fortune ; ils sont punis. Ils expient en un jour les torts de vingt années. Ils s'étaient endormis dans le faste et la corruption ; ils se réveillent au milieu des ruines. C'est justice, le doigt de Dieu est là. Tout ce qu'il y avait de faux, d'artificiel dans leur existence s'écroule en un jour : quoi de plus naturel ? Ils avaient cru à une puissance et à une opulence éternelles ; elles leur échappent, et qui oserait dire que ce n'est pas un châtement mérité ? La roue de la fortune a subi un mouvement ; elle en porte d'autres au sommet. Oublions les anciens favoris ; voyons les nouveaux. Pour ceux-là, du moins la république aura été une bonne mère.

J'allai donc vers les classes que le nouveau régime avait conviées à l'empire ! le petit commerce, le contre-mâtre de fabrique, l'ouvrier. Dans la boutique et dans l'atelier, je cherchai les heureux de la révolution.

—Ah ! citoyen, ne m'en parlez pas, me dit le commerçant en détail ; le ciel m'est témoin que j'ai tout sacrifié pour la république. J'ai conspiré et je me suis battu pour elle. En juillet et en février, on m'a vu derrière les pavés, le fusil en main. J'ai pris le Louvre une fois ; une autre fois, les Tuileries. C'est donner des gages à son opinion ? n'est-ce pas ? Eh bien ! savez-vous ce que cela m'a rapporté ? Des étagères pleines et une caisse vide. Il y a un sort sur notre magasin depuis deux mois : personne n'y rentre plus. Puis, ceux qui vous doivent ne vous paient pas, et il faut payer ceux à qui vous devez. De pauvres gens comme nous, citoyen, ça n'a que l'honneur. Un billet à acquitter est une chose sacrée. Et quand l'argent ne rentre pas, et que le terme s'approche, il y a des momens terribles pour le cœur. C'est une angoisse dont vous ne pouvez vous faire une idée. On se prive, on met écu sur écu afin d'arriver au compte rond, et quand il est fait, on respire deux jours en attendant une autre échéance. Est-ce une vie que celle-là ? Tenez, si ce n'était pas l'idée de laisser des enfans dans le besoin, et d'imposer à ce qu'on aime des habits de veuve avant le temps, bien des fois j'aurais quitté ce commerce pour aller voir celui qu'on fait dans un monde meilleur. Non pas que j'accuse la république : Dieu m'en garde ! Il lui faut du temps pour s'asseoir, et je lui en donne. Les torts ne sont pas de son côté, entendez-vous ? elle fait ce qu'elle peut. Il y a là des gens de mérite et purs comme de l'or. Si les choses sont ce qu'elles sont, c'est au gouvernement déchu qu'il faut s'en prendre.

Ainsi me parla le détaillant ; voici maintenant comment s'exprima un ouvrier :

—Vous désirez mon sentiment, citoyen ! Je vous le dirai clair et net. La besogne est manquée ; c'est à refaire. On nous a dit : Mettez la main à la révolution, et cette fois on comptera avec vous. C'est bien ; parole d'honneur, marché tenu. En deux coups de balai, l'opération est faite. Voilà votre mar-

chandise, où est la monnaie ? Là ont commencé les difficultés. Organisons le travail, se sont-ils écriés au Luxembourg. Très-bien ; organisez, citoyens : prenez vos aises. L'ouvrier a quelques avances, il attendra. Trois, quatre jours se passent. On fait des discours, on s'embrasse, on se félicite mutuellement. Rien de mieux. L'ouvrier a délégué des camarades qui font joujou avec les banquettes des pairs ; c'est toujours de l'honneur, si ça ne remplit pas le ventre. Il prend donc patience ; il s'oublie pour les autres ; d'ailleurs, s'il est sur le pavé, il en a le haut, ce qui est consolant. Cependant une voix s'éleva du Luxembourg.—Nous allons tâcher d'organiser le travail. Diable se dit l'ouvrier ; le premier jour ils organisent, maintenant ils tâchent d'organiser ; cela n'avance guère. Nous en serons, j'en ai peur, pour les exercices récréatifs qu'on aura procuré aux collègues. En attendant, l'ouvrier demeure sur le pavé, plus sanglé que jamais. Peu à peu les avances s'épuisent, la huche se dégarnit, le crédit s'en va. Il veut retourner à son atelier, porte de bois ; il frappe à une autre, même accueil. Tout se ferme devant lui. Pendant qu'on tâchait de l'organiser, le travail avait disparu. Je me trompe, il en restait encore ; mais celui-là n'avait qu'un nom usurpé ; ce n'était pas du travail, c'était de l'aumône. Plutôt me briser le bras que d'y recourir.

C'est triste, en effet, pensai-je.

—Il s'agissait de vivre pourtant et de tirer du fond du sac. —En avant les épargnes, me dis-je. Et j'allai demander au gouvernement les écus que je lui avais confiés. Le croiriez-vous ? on me les refusa. Ah ça, m'écriais-je, c'est une mauvaise plaisanterie. Le denier du pauvre ! l'obole du malheureux ! ne pas les rendre de suite, et cela le lendemain d'une révolution ! Je vous le disais hier, citoyen, que c'était à refaire. On nous convie à un coup de main ; nous y allons. On nous dit : C'est pour vous, cette fois. Et nous d'y croire. Et

puis quand ils sont en haut, quand ils y sont sur nos épaules, leur premier mot, c'est de nous faire banqueroute. Merci ! Plus que ça de chance ! Faites donc des révolutions ! Ce n'est pas que je leur en veuille, citoyen ; l'ouvrier n'est pas injuste, et il sait souffrir. Nos hommes font ce qu'ils peuvent, je le sais ; mais l'ancien gouvernement nous avait indignement pillés ; il a emporté les caisses d'épargne à l'étranger. Ils étaient là, voyez-vous, trois mille aristocrates qui se gorgeaient depuis vingt ans des sueurs et de l'or du peuple. Voilà tout le mal. Quand j'y songe, cela m'exalte. Allez, citoyen, c'était une fameuse pourriture que le gouvernement déchu.

J'étais au bout de mon enquête ; elle me jeta dans un abattement profond : du haut en bas de l'échelle, tout le monde souffrait, tout le monde se lamentait. Les variations ne manquaient pas ; mais l'air était le même.

—Oui, me dis-je en répétant le refrain, le gouvernement déchu est un grand criminel ; mais où sont donc les heureux que la République a faits ?

Oscar était là ; je lui exposai les doutes qui venaient m'assaillir et les scrupules dont j'étais la proie :

—Est-ce bien là notre rêve, lui dis-je ? Chacun se plaint, chacun se lamente.

—Un genre ! mon cher ! voilà tout ! Les rapins et les gens de lettres ne s'avisent-ils pas d'en faire autant ! Les uns parlent de se désaltérer dans leur encre ; les autres d'avalier leurs couleurs ! c'est une manière de se rendre intéressants, rien de plus. Nous sommes en plein paradis terrestre, mon cher, crois-en un homme qui s'y connaît.

J'avais enfin trouvé l'homme le plus heureux de la République. C'était Oscar.

CHARLES REYBAUD.

## LES PEINTRES CÉLÈBRES.

### DAVID TENIERS ET VAN OSTADE.

#### I.—LA JEUNESSE DE TENIERS.



ES peintres flamands et hollandais ont poétisé le cabaret par je ne sais quel accent pittoresque. Autrefois, d'ailleurs, le cabaret était mieux hanté qu'aujourd'hui. Les Flandres avaient leurs cabarets de Ramponneau, où les grands seigneurs de la cour des archiducs allaient souper en folle et bruyante compagnie. Dans le cabaret de Teniers et d'Ostade on avait de l'esprit sans le savoir ; c'était le temps des mœurs grossières, mais naïves et curieuses. Quiconque, alors, n'allait pas au cabaret n'avait pas de philosophie. Les buveurs d'Ostade et de Teniers en avaient un peu trop.

On a accusé David Teniers de n'avoir étudié qu'en carrosse. En effet, au temps où il peignait ses cabarets et ses intérieurs, il habitait un château et avait toutes les allures d'un grand seigneur. Le fameux don Juan d'Autriche était son hôte. La cour de Bruxelles allait chez lui dans ses fêtes agrestes. Mais avant d'habiter un château, il n'avait rien de cette vie de bohème, que nos artistes connaissent un peu trop aujourd'hui. Il avait vécu longtemps en familiarité intime avec les buveurs, les pêcheurs et les fumeurs des rives de l'Escaut ; il avait couru les fêtes et les noces de village, non pas pour confondre sa joie avec celle des paysans, mais pour s'amuser de la joie des paysans. Ce serait, d'ailleurs, un tort de croire qu'il faut être ivrogne pour peindre les ivrognes, ou paysan pour peindre les paysans. Ce que les yeux voient sans cesse perd tout accent et tout caractère. Un voyageur



étranger peindrait mieux les aspects intérieurs de la France qu'un Français lui-même. David Teniers était né peintre : qu'importe, après cela, qu'il ait vécu en bohème ou en grand seigneur ?

David Teniers est né à Anvers, en 1610, dans l'atelier de son père ; cet atelier était tout à la fois la chambre à coucher, la cuisine et le salon ; jamais peintre n'étudia si jeune ; encore au berceau, il regardait peindre le vieux Teniers ; il n'avait pas quatre ans, que son père le surprit le pinceau à la main, barbouillant, avec une gravité comique, une kermesse inachevée.

Rubens, venant visiter le vieux Teniers, s'arrêta pour voir ses deux jeunes fils Abraham et David.

Abraham poursuivit paisiblement sa tâche, sans s'inquiéter de la présence de cet illustre maître ; David ému jusqu'aux larmes, laissa tomber son pinceau. Rubens, voyant bien qu'il lui faisait peur, daigna ramasser le pinceau et peindre lui-même à grands traits dans l'ébauche du jeune écolier. Ce fut la plus belle leçon que prit jamais David, car Rubens expliquait chaque coup de pinceau. Aussi David Teniers disait-il, plus tard : « Je tiens mon génie de la nature, mon goût de mon père, ma perfection de Rubens. » Il avait tort d'oublier Brauwer.

David Teniers, à quinze ans, peignait déjà les paysages dans les tableaux de genre de son père. Il était né peintre ; il en avait tous les instincts ; il ne voyait rien pour le plaisir de voir, mais pour le plaisir de peindre. « Il était d'un grand secours à son père, disait le naïf Decamps, car il allait avec un âne vendre les tableaux du vieillard à Bruxelles ou à Amsterdam. » Un jour, nous l'avons dit, il rencontra sur la route un grand garçon de dix-huit ans, en fort mauvais équipage, qui lui demanda où allait son âne : il suit le chemin des ânes, répondit David Teniers ; vous voyez donc que c'est votre compagnon de voyage. » Le grand garçon, c'était Adrien Brauwer. Content de la réponse du jeune Teniers, il fit route avec lui, s'arrêtant aux mêmes auberges pour vivre à ses dépens.

S'étant brouillé, on ne sait pourquoi, avec Abraham, David alla, confiant dans son étoile, ouvrir un atelier près de la cathédrale. Adrien Brauwer, qui n'avait d'autre atelier qu'un cabaret, vint peindre chez David. Ce fut là un nouveau maître très-ardent et très-original. Heureusement que David ne l'écouta qu'à l'atelier.

On raconte cependant une histoire qui prouve que Teniers allait aussi au cabaret. Il était à une auberge d'Oyssel, avec sa palette et ses pinceaux, sans doute au retour de quelques études en pleine campagne ; il n'avait pas d'argent, mais il avait faim. Comment se bien tirer d'affaire pour mettre d'accord sa bourse et son estomac ?

Il commença par déjeuner de toutes ses forces ; comme il était à table, un pauvre aveugle, jouant de la flûte, vint à la porte du cabaret. Il ordonna au joueur de flûte de demeurer en paix sur le seuil. Après déjeuner, il se mit à le peindre ; il ne lui fallut pas deux heures pour achever le tableau. Un anglais, lord Falston, se trouvait là (il y avait alors, comme aujourd'hui, des anglais partout) ; ce lord offrit au peintre trois ducats de son tableau. « C'est où j'en voulais venir » dit Teniers. Des trois ducats, l'un fut pour le joueur de flûte, l'autre pour le cabaretier, le dernier fut pour le peintre.

La fortune, du reste, lui fut bonne fille ; il l'appela et elle vint. Les petits tableaux, faits de rien, avec une prodigieuse rapidité, se débitaient à Anvers pour tous les pays voisins, à un prix de plus en plus incroyable. On disait communément qu'il avait une mine d'or dans son atelier.

## II.—ANNE BREUGHEL.

Il épousa cette belle Anne Breughel, fille de Breughel de Velours, pupille de Rubens. Il l'épousa, parce qu'elle était belle. Lui-même était renommé par sa figure.

Le jour des noces, l'archiduc Léopold lui donna une chaîne d'or, avec son portrait en médaillon. Cette chaîne d'or fut d'un heureux présage ; Anne Breughel n'eut pour Teniers que des chaînes de fleurs. Elle lui donna quatre enfants du meilleur style, fleurs et sourires de l'atelier.

Brauwer et Fraesbecke avaient pris à Anvers, parmi les mariniers et les buveurs, toutes les physionomies originales. David Teniers voulut aller à la conquête d'un nouveau monde ; il ne fit pas grand chemin pour cela. Entre Malines et Anvers, au village de Pesck, il y avait un château à vendre, le château des Trois-Tours, vieil édifice gothique, digne d'habriter un prince. David Teniers, qui était un petit prince parmi les peintres flammands, acheta hardiment le château, résolu d'y passer sa vie en pleine nature. Le lieu était bien choisi : clocher pointu, prairie, étang, enclos pittoresque, ménétriers, ivrognes, tout ce que Teniers cherchait, il le trouvait à Pesck et aux villages environnants. Il mena grand train : il eut des laquais et des équipages. Ce qui surprendra sans doute, c'est qu'il étudiait presque toujours les danses et les cabarets par la portière de son carrosse ; il n'imitait point en cela son ami Brauwer, qui buvait et dansait avec ses modèles.

Son château devint un des plus beaux rendez-vous de chasse ; l'archiduc Léopold, le prince d'Orange, le duc de Marlborough, l'évêque de Gand, don Juan d'Autriche et autres personnages illustres plus ou moins, s'y donnaient rendez-vous. Don Juan d'Autriche passa au château des Trois-Tours plus d'une belle saison, prenant des leçons de peinture, et fraternisant avec Teniers. Comme souvenir de bonne et franche amitié, il a peint, avec le talent de la patience, le portrait du fils de Teniers. Teniers n'était pas seulement célèbre en Flandre et en Hollande ; la reine Christine de Suède lui écrivait, et lui envoyait son portrait en médaille, orné des plus riches pierres. La France, l'Allemagne et l'Italie se disputaient ses œuvres. Il y avait pourtant, ça et là, des protestations contre son talent ; on sait le mot de Louis XIV : « Qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux ! » dit ce prince, un jour qu'on avait orné sa chambre de quelques grotesques de Teniers. Ce mot ne prouve rien contre Louis XIV, ni contre Teniers. Le grand roi, qui n'avait jamais vu que des courtisans en longues perruques, en fines dentelles et en habits brodés, ne pouvait croire qu'il y eût quelque part, en Flandre ou ailleurs, une créature humaine comme celle que peignait Teniers.

Cependant ce peintre grand seigneur n'étudiait pas toujours en carrosse ; dans ses kermesses, nous le voyons quelques fois assis au bout d'une table rustique, entre sa femme et ses enfants, suivant d'un regard pénétrant tous les jeux de physionomie des buveurs éparpillés autour de lui il lui arrive même de verser

à boire à ses modèles, mais d'une main blanche et dédaigneuse, qui contraste singulièrement avec cette action bachique.

Son grand train le ruina deux fois. A sa première ruine, il se contenta de travailler la nuit : il n'en supprima point pour cela un seul cheval, ni un seul domestique ; il n'en reçut pas moins des excellences de tous les pays, qui se croyaient, au château des Trois-Tours, dans un château royal. Le travail rétablit ses finances. On assure qu'il produisit jusqu'à trois cent cinquante tableaux dans une seule année. Mais à force de produire, il désespéra les chaland, ses œuvres tombèrent de prix ; bien des tableaux restèrent suspendus aux lambris dorés de l'atelier. Alors, ne sachant plus comment se tirer d'affaire, on rapporte que Teniers, de complicité avec sa femme et ses enfants, se fit passer pour mort. On éleva un mausolée dans le jardin ; Anne Breughel revêtit un habit de deuil ; enfin la comédie fut si bien jouée que le dénouement prévu arriva. Les tableaux de Teniers quadruplèrent de prix ; ce que voyant, Teniers sortit de son atelier et reprit encore son beau train de vie. Mais que faut-il croire de ceci ? Teniers, avec ses sentiments religieux, n'eût jamais consenti à jouer ainsi la comédie de la mort. D'ailleurs Anne Breughel, cette épouse si adorée, cette mère si tendre et si pieuse, n'eût jamais voulu profaner les larmes du veuvage.

David Teniers a peint quelques pages de sa vie au château des Trois-Tours. Un de ses plus jolis tableaux, très-admiré au dix-huitième siècle, dans le cabinet du duc de La Vallière, le représente avec sa famille sur la terrasse de son château. Son costume est flamand et espagnol. Il joue du violoncelle avec bonne grâce et d'un air mélancolique ; Anne Breughel ouvre devant lui un livre de musique. Le plus jeune de leurs fils s'épanouit naïvement entre eux ; l'aîné, qui a douze ou treize ans, vient du château, apportant un verre et une cruche. Abraham Teniers, drapé fièrement dans son manteau, le chapeau sur la tête, à demi masqué par une porte, observe gravement ce tableau. Un singe, grimpé sur un petit mur, semble écouter la musique avec charme : Mme. Teniers est très-simplement vêtue : des cheveux qui tombent en boucles, une rose à son corsage, un tendre sourire de mère, voilà toute sa parure.

Un autre tableau de famille, LA DISEUSE DE BON AVENTURE, représente Anne Breughel écoutant les prédictions d'une bohémienne qui lui tient la main. On est en pleine campagne. Teniers est présent ; d'un côté du groupe, on voit son fils qui s'éloigne et entraîne un grand lévrier ; de l'autre côté, des bohémiens, dignes de Callot, font une halte pour attendre leur compagne. Toutes les physionomies sont bien exprimées. Madame Teniers a l'air de douter de la sibylle, qui doit lui promettre une longue vie et une belle mort, une belle place en ce monde et dans l'autre. Or, Anne Breughel mourut vers ce temps-là.

Le château des Trois-Tours domine un nombre de paysages du peintre ; mais Teniers a voulu lui consacrer un tableau tout entier. C'est un vieux château sans caractère et sans style. Cependant il y a quelque chose d'important dans ses vieilles tours inégales. Il est baigné par un étang où s'inclinent le roseau et la fleur aquatique. Teniers s'est peint sur le pont avec sa femme et ses enfants. Dans un tableau, il s'est peint voguant sur l'étang dans une nacelle, suivi de chiens à la nage.

Abraham a laissé un beau portrait de David Teniers peint au château des Trois-Tours. Quoique drapé à l'espagnole et en dépit de ses cheveux bouclés, de sa fine moustache, de sa fraise, de ses chaînes d'honneur, de ses manchettes et de ses éperons, il a un peu l'air d'un riche paysan de la Flandre.

### III.—ISABELLE DE FRESNE.

Il était à peine au milieu de sa carrière, quand il vint à perdre sa femme. Son affliction fut des plus grandes. Le château des Trois-Tours, si égayé par son bonheur passé, se transforma en un tombeau vaste et glacé. La nature, son atelier ordinaire, ne lui parla plus que des grâces, des vertus d'Anne Breughel. Comme, selon son contrat de mariage, il devait, à la mort de sa femme, abandonner tout son bien à ses enfants, il se trouva pauvre comme au point de départ. Ses enfants n'eussent point exigé que les clauses du contrat fussent accomplies en leur faveur ; mais David Teniers, malgré les représentations de tout le monde, voulut se déposséder dans l'année même de son veuvage, disant qu'il ne voulait pas vivre sur un bien d'orphelins. Le château des Trois-Tours fut donc mis en vente. Un conseiller au parlement de Brabant, Jean de Fresne, l'acquitt en deniers payables aux enfants du peintre, à leur majorité. Teniers se retira à Bruxelles en très-petit équipage. Il conserva pourtant un cheval, ne pouvant peindre qu'au retour de la promenade en plein champ. A peine si on voulait croire à cette métamorphose. Naturellement il vendait ses tableaux à moitié prix. On n'osait marchander avec le grand seigneur ; avec le peintre devenu pauvre on craignait toujours d'offrir trop d'argent. D'ailleurs la fortune se lasse de sourire aux mêmes visages. Teniers vivait solitairement ; il tournait ses idées vers l'ombre de sa chère Anne et vers la religion chrétienne.

David Teniers commençait à trouver un certain charme de mélancolie dans cette existence pleine de regret, mais paisible ; il s'était remis au travail avec l'ardeur de la première jeunesse, quand une aventure romanesque le ramena à sa vie ancienne. Plusieurs fois déjà, dans ses courses à cheval il était allé rêver à Pesck, en vue du château, sur ses glorieux souvenirs de fortune, de gloire et d'amour. Un soir, par la grille du parc, il vit apparaître une jeune dame en promenade dont la figure avait quelques nuances de celle d'Anne Breughel. Dans sa douce surprise, il laissa aller la bride de son cheval, qui effeuillait d'une dent impatiente la branche d'un vieux saule. Il suivit d'un regard ardent cette gracieuse apparition, qui était comme un songe du passé. La jeune dame disparut, presque au même instant, dans une allée touffue du château. Teniers regardait toujours, tantôt l'étang, tantôt le château, tantôt l'allée touffue.

—Ma pauvre Anne Breughel, tu n'es pas morte pour moi, dit Teniers tristement, mais avec un pressentiment de joie.

—Non, reprit-il, non tu n'es pas morte. Je te retrouve partout ici sous les mêmes arbres, dans cette même nacelle qui a promené tant de bonheur.

Tout en se parlant ainsi, le pauvre peintre ne voyait pas que son cheval, qui avait aussi ses souvenirs, prenait tout doucement le chemin des écuries. Sur le pont Teniers ressaisit la bride en soupirant.

—Non, non, mon noble ami, nous n'avons même plus le droit de pied à terre en ce château.

Ce jour-là Teniers rentra plus tristement encore que de coutume en son logis.

—Pourquoi ai-je vendu ce château ? disait-il avec amertume ; au moins là je serais en quelque sorte plus près de ma chère Anne ; je m'imaginerais encore la voir et l'entendre.

Le lendemain, il ne put s'empêcher de retourner à Pesck. Le conseiller l'ayant rencontré au bord de l'étang le pria d'entrer au château et le présenta à Isabelle de Fresne. C'était une jeune fille blonde et blanche, qui s'ennuyait dans la solitude. Elle avait le regard tendre et naïf d'Anne Breughel.

Teniers en fut charmé.

Elle peignait un peu ; le peintre offrit de lui donner une leçon dans son ancien atelier.

Une giboulée vint fondre sur le château : le conseiller retint Teniers, qui ne fut point fâché du contre-temps.

Le souper fut très-gai. Le peintre se croyait presque revenu à son ancienne splendeur. La douce figure d'Anne Breughel manquait au tableau ; mais Isabelle de Fresne avait bien du charme.

—Quelle fâcheuse idée vous a prise de quitter ce château ? dit le conseiller au dessert. Pour augmenter le patrimoine de vos enfants, je le sais ; mais c'est pousser trop loin l'amour paternel. A un génie tel que le vôtre, il faut un palais pour asile.

—Mon vrai palais, c'est la nature, dit le peintre, en jetant un regard d'envie sur les lambris dorés du château des Trois-Tours.

—Mon vœu le plus cher, monsieur Teniers, serait de vous avoir ici durant toutes les belles saisons.

—En vérité, monsieur le conseiller, je serais fier de vivre en si bonne et en si belle compagnie ; mais le temps des fêtes est passé pour moi. J'ai été un grand seigneur ; aujourd'hui je ne suis plus qu'un peintre. Toute ma joie est sur ma palette. Je peindrai encore le bonheur, mais le bonheur des autres.

Disant cela, Teniers regardait tendrement Isabelle. La jeune fille rougit et parla d'autre chose.

#### IV.—LE MAL INCURABLE.

Le lendemain, Teniers se leva dès l'aube pour retourner à Bruxelles.

Pendant que son cheval mangeait l'avoine, il alla se promener au bord de son étang bien-aimé.

La matinée était des plus fraîches et des plus gaies ; un vent léger secouait la brume au-dessus des prairies de Vilvorde. Grâce à l'orage de la veille, la campagne répandait l'odeur pénétrante des herbes et des buissons ; le soleil levant blanchissait le haut des tours et la cime des arbres ; enfin la matinée était pleine d'amour et d'espérances.

Teniers s'appuya contre le tronc d'un saule pour regarder tour à tour l'étang et le château. Il était perdu dans ses chers souvenirs, quand tout à coup, levant pour la vingtième fois les regards vers la fenêtre adorée où s'appuyait Anne Breughel durant les beaux soirs, il vit apparaître son image comme par enchantement.

C'est bien elle, avec ses blonds cheveux tombant en longues boucles ; voilà bien cette figure pensive où la grâce naïve sourit.

Il allait tendre les bras, quand il reconnut Isabelle de Fresne. —Hélas ! dit-il en baissant la tête, ce n'est pas elle, et pourtant...

Il rentra au château, monta à cheval et partit lentement.

Durant toute une semaine, il ne fit rien de bon. Il voulut peindre le portrait d'Isabelle de Fresne ; mais c'était une œuvre au-dessus de ses forces. A peine ébauché, ce portrait lui rappelait en même temps Anne Breughel et Isabelle de Fresne. Ces deux charmantes images étaient pour jamais enchaînées sous son regard.

Il chercha des distractions, craignant de devenir amoureux. Il fit un voyage en France ; il partit même pour l'Italie ; mais à peine à Lyon, l'amour lui fit rebrousser chemin.

A son retour, il trouva une lettre du conseiller, qui se plaignait de son oubli.

« Venez, monsieur ; nos paysans eux-mêmes sont en souci de voir leur seigneur, et ma fille trouve que ce n'est pas assez de prendre une seule leçon de peinture, même d'un maître tel que vous. »

Teniers partit aussitôt pour Pesck. Le conseiller le pria avec instances de passer au château le reste de la saison ; Teniers s'y installa à toute aventure, ne sachant s'il était plus heureux pour lui de fuir Isabelle que de la voir sans cesse.

Par hasard, sans doute, la jeune fille avait depuis peu pour suivante une des caméristes d'Anne Breughel ; ce fut une autre illusion pour le pauvre Teniers, qui, en la rencontrant, voulait toujours lui demander si sa femme était à la promenade sur l'étang ou dans la prairie. Cette fille, par habitude sans doute, habillait sa nouvelle maîtresse comme l'ancienne ; c'était la même coiffure, la même plume au chapeau, les mêmes dentelles, les mêmes couleurs.

Teniers s'imaginait souvent rêver à la vue de ce souvenir vivant, si doux et si triste. Plus d'une fois, en baisant la main d'Isabelle de Fresne, il croyait ressaisir son bonheur passé ; chaque jour, il découvrait de nouvelles ressemblances ; hier c'était la main, aujourd'hui c'est le pied : jamais l'illusion n'a été si puissante.

Il faillit en devenir fou.

A certaines heures, il s'éloignait en toute hâte du château dans la crainte de ne plus pouvoir maîtriser son cœur.

—Qu'avez-vous donc, mon hôte ? lui demandait le conseiller, frappé de ses distractions inquiètes ; est-ce que notre façon de vivre ne vous plaît pas ? Votre mine ne fait pas honneur à notre maître d'hôtel.

—Je n'ai rien, répondait Teniers ; un souvenir, un regret, je ne sais.

#### V.—LA GUERISON.

Un soir, après le coucher du soleil, comme le peintre était assis au bord de l'étang, secouant du pied les roseaux, évoquant les gracieuses images du souvenir, Isabelle de Fresne et sa suivante vinrent à passer dans la nacelle.

Grâce à la nuit tombante qui jetait un voile léger, grâce à sa rêverie nuageuse, grâce à un grand chien qui suivait la nacelle à



la nage, comme un beau temps, Teniers ne fut plus maître de lui.

La nacelle touchait les roseaux de la rive, il s'y élança tout éperdu.

— Anne ! Anne ! s'écria-t-il. Isabelle, pardonnez-moi, reprit-il aussitôt en tombant agenouillé aux pieds de la jeune fille.

Eh bien ! oui ! lui dit-elle avec entraînement, Anne Breughel, si vous voulez.

On devine sans peine que la jeune fille, peut-être un peu romanesque, avait aimé Teniers ; que, touchée de ses regrets pour Anne Breughel, elle avait entrepris de les adoucir, en arrivant peu à peu, à force d'illusions, à prendre la place de cette femme adorée.

Trois semaines après, Teniers épousa la fille du conseiller qui avait vainement élevé quelques obstacles. Il revint habiter le château ; il reprit sa façon de vivre de son meilleur temps.

Isabelle de Fresne, séduite par son génie rustique et ses nobles manières, lui fut très-dévouée jusqu'à sa mort. Elle savait qu'elle lui rappelait toujours sa première femme ; loin de s'en plaindre et de s'en irriter, elle avait pris peu à peu les habitudes d'Anne Breughel, dans le dessein généreux de faire illusion sans cesse au peintre.

Aussi Teniers, ravi d'avoir retrouvé une si douce compagne, l'aimait pour elle et pour Anne Breughel.

#### VI.—LA MORT DE TENIERS.

Il mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. Il vivait retiré à Bruxelles, toujours ardent au travail. Sa mort fut douce et paisible. Un de ses fils, récollet à Malines, lui ferma pieusement les yeux.

Grâce au zèle de ce fils, il était devenu très-bon catholique.

Il avait peint pour le couvent de Malines les dix-neuf martyrs de St. Gorcum.

Ce fils a écrit une vie de son père, entremêlée d'oraisons et de litanies.

La seule page curieuse est la dernière, qui parle de la mort de ce peintre célèbre.

« Déjà dans le délire, David Teniers ne parlait qu'à de longs intervalles. Au milieu de la nuit après un assoupissement pénible, il prit la main de son fils avec agitation :

— « Voyez-vous là-bas ? lui dit-il en soulevant la tête.

— « Le récollet regarda dans le fond de la chambre.

— « Je ne vois rien, mon père.

— « Voyez-vous, reprit le vieux peintre, dans ce laboratoire, cet alchimiste qui médite ? Il s'est tourné vers moi pour me dire adieu. Adieu donc ! Qu'ai-je dit, un alchimiste ? c'est un buveur ; ils sont deux, trois, quatre : l'odeur de leur bière me monte à la tête. Oh ! les profonds politiques ! les voilà qui transportent les Flandres en Espagne ! les ivrognes ! c'est pour y boire à plein verre du vin de Malaga.

« Mon fils, empêchez donc de fumer ce paysan qui n'a rien à dire. Bien à propos, j'entends sa pipe qui se casse, je me trompe, c'est le violon du vieux Nicolas Soët, il y a donc kermesse à Pesck aujourd'hui ?

« Ouvrez la fenêtre. Prenez garde, Marguerite, le vent bat votre jupe. Comme cet alchimiste est beau ! Le vieux fou !

C'est bien la peine d'avoir des cheveux blancs ! J'aime mieux voir ton violon, Nicolas ; mais que diable joues-tu donc là ? Mon fils, mon fils ! voyez-vous ? c'est effrayant !

« Le vieux peintre tressaillit et passa la main sur ses yeux.

— « Voyez-vous la triste danse ? le vieux Nicolas Soët n'est plus qu'un squelette qui joue des airs funébres. Je vois tous mes ivrognes, toutes mes folles, tous mes fumeurs qui passent dans le cimetière. Ils s'en vont tous.

« Adieu, mes amis. Mon fils, appelez les laquais, il est temps de partir. »

David Teniers fut enterré dans le chœur de l'église de Pesck, sous le clocher qui, dans ses tableaux, se dessine à tous les horizons.

Le dimanche, les arrière-petits-fils des paysans qu'il a peints au cabaret ou à la kermesse passent sur le marbre de sa tombe, avec un sourire de mélancolie et de gaieté.

#### VII.—SON ŒUVRE.

Après avoir raconté quelques pages de sa vie, que dire de son œuvre que vous n'avez dit vous-même ? C'est la vérité qui sort du puits, avec un léger accent de poésie primitive. L'art, quoi qu'on fasse de lui, ne perd jamais ses droits.

Certains petits tableaux de ce maître, peu connus sans doute, peut-être même dédaignés, me séduisent beaucoup plus que ses buveurs éternels ; ainsi, *la Bohémienne* et *le Sabbat*, me prouvent que Teniers a eu ses jours de mystérieuse poésie.

*La Bohémienne*, cette juive errante, qui n'a le plus souvent d'autre abri que le ciel, a été bien comprise par le peintre ; elle devient mère dans le creux d'une roche, son berceau est sa tombe. Toute sa misère est reproduite avec une vérité qui vous effraye.

*Le Sabbat* est une fantaisie à la Callot, pleine d'effet et de bizarrerie.

Mais pourtant la poésie de Teniers est surtout la poésie de la gaieté. Sa philosophie est toujours au cabaret.

Un de ses tableaux, qu'il a appelé *l'Ecole Flamande*, enseigne, à l'en croire, la vraie science de la vie. Or, cette école a pour maître un franc buveur, qui préside ses disciples sur un tonneau en perce. Il tient d'une main un broc ; de l'autre, il soutient sa pipe ; il hume du même coup bière et tabac, tout en regardant passer Margot par la fenêtre. Les disciples sont dignes d'un tel maître ; ils apprennent à jouer aux cartes et à apprivoiser la cabaretière ; ils n'ont pas d'autre alphabet.

Ses paysages sont en harmonie avec ses figures ; on sent que ses arbres avoisinent des cabarets ; on n'y émond pas le gazouillement des oiseaux. Il peignait le premier arbre venu comme le premier rustre venu, sans cacher les fautes de la nature : pas un de ses arbres qui ne fut déplacé dans un parc. Cependant son feuillage est facile ; l'air s'y joue bien.

Ses horizons, ses lointains sont trop peu variés ; ce sont toujours les horizons du château des Trois-Tours.

Ses ciels sont touchés avec légèreté et avec feu ; ses lointains ne s'arrêtent que dans l'infini ; mais ils ne sont pas d'un plus joli goût que les arbres. Teniers n'attendait pas qu'un nuage poétique passât sous ses yeux, il saisissait sans plus de façon le ciel comme il était.

Son grand art était de saisir franchement toutes les physiologies. Dans ses tableaux, à la première vue, on entend non-

seulement le bruit des pots qui s'entre-choquent, mais encore tout ce que disent les buveurs. Celui-ci dispute, celui-là raisonne ; l'un parle de la cabaretière, l'autre fait de la politique. Chaque personnage de Teniers a sa manière de rire, de parler, de boire et de fumer. Dans ses fêtes de village, on est surpris de voir tant de piquante variété. Le paysan enrichi n'y dans pas à la façon du pauvre diable. Comme on y distingue bien l'allure du grand seigneur et celle du magister endimanché ! Toutes les nuances y sont spirituellement senties. Margot ne tient pas sa jupe comme Jeanneton, Jacqueline ne sourit pas comme Marguerite. On voit bien que ce ne sont pas là des personnages imaginaires créés selon la fantaisie du peintre. Ce sont des hommes et des femmes fidèlement étudiés les uns après les autres. Tous ont leur rôle à jouer, leur mot à dire, leur sentiment à exprimer ; nul n'y manque, la comédie est parfaite de point en point.

#### VAN OSTADE.

Van Ostade avait le génie du pittoresque. Sa touche, grasse et fertile, a une saveur qui l'élève au-dessus de Teniers, sinon de Brauwer et de Franz Hals. Il est plus lumineux que tous ces maîtres qui trônent sur un tonneau.

Adrien Van Ostade, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685, fut tout à la fois élève de Franz Hals, son maître reconnu, et de Brauwer, son condisciple. Il imita l'un et l'autre. Plus tard, émerveillé des petits tableaux de David Teniers il se laissa séduire à cette autre manière non moins curieuse, mais, sur le conseil de Brauwer, qui n'aimait pas les copistes, il suivit enfin la route où sa nature l'entraînait. A force d'allumer le feu, il trouva plutôt que son alchimiste la pierre philosophale. Tout en peignant les mêmes sujets que Teniers et Brauwer, il a son cachet bien distinct, soit par l'effet lumineux,

soit par le coloris, soit par l'expression. Ce n'est ni le même soleil, ni le même pays, ni les mêmes hommes. Il est plus grotesque, et n'a pas moins d'esprit. Teniers est plus logique et compose mieux ; Ostade est plus fini. Son dessin n'est pas choisi ; mais quelle légèreté de touche, quelle transparence, quelle chaleur de ton ! comme il séduit l'œil et détourne l'esprit du critique dans ces intérieurs agrestes, dont la fenêtre est si poétiquement égayée par le soleil et les herbes grimpantes ! Quel génie pour le détail et pour l'ordre ! Dans ses intérieurs, on a tout sous la main ; on passe, sans déranger personne, autour de la ménagère et de ses enfants. Il semble que ses tableaux soient peints en émail ; tout y est en relief. Ostade était varié dans ses créations, il a peint tour à tour des ménagères et des matelots et des ivrognes, des joueurs de quilles et des joueurs de trictrac, des hivers et des tabagies, des musiciens en plein vent et des philosophes en méditation, des maîtres d'école en fonction et des amoureux rustiques à mi-chemin de Cythère. Il s'est représenté plusieurs fois peignant au milieu de sa famille. Le joli tableau du Louvre nous montre ses huit enfants endimanchés pour la postérité. C'était un homme fécond en tous genres. Il gravait comme il peignait. Il a laissé des gravures sans nombres, de beaucoup d'effet et d'esprit. Les historiens ne s'inquiètent pas de sa vie privée ; sans doute, il fut heureux au milieu de ses tableaux et de ses enfants.

Adrien Van Ostade est l'idéal du laid, le point suprême. Un peu plus loin, c'est la caricature. Ce qui sauve les bamboches de tous les peintres flamands et hollandais de la même période et du même genre, c'est qu'elles sont plus accentuées que celles de la nature. L'art, nous l'avons déjà dit, a toujours son privilège.

ARSENÉ HOUSSAYE.



## LES RÉCOLLETS DE CALADA.

(SUITE.)



ES Jésuites, loin de trouver un accueil favorable en arrivant dans cette colonie, rencontrèrent des libelles diffamatoires (1) et une opposition, à laquelle l'hérésie les avait déjà plus d'une fois accoutumés ailleurs. Les agents de la compagnie des marchands, la plupart calvinistes, leur refusèrent un asile dans le fort, et les habitants dominés par eux, ne voulurent même pas les loger. Champlain avait bien d'autres sentiments, mais il était alors en France pour défendre les vrais

intérêts de la colonie.

(1) On faisait circuler de maison en maison "l'anti-coton," gros siers calomnieux, qui alors, comme aujourd'hui, a toujours droit d'asile chez les ignorans, et chez les hommes qui ne prennent pas la peine de discuter un fait quand il flatte leurs préjugés ou leurs passions.

Les Jésuites, pendant ces pourparlers, n'avaient pas quitté le vaisseau qui les avait amenés, et ils pensaient déjà à s'en retourner immédiatement en Europe, quand les Récollets, pour couronner leur œuvre, firent tant auprès du directeur de la colonie et des habitants, qu'ils obtinrent le droit de les loger dans leur couvent, pour ne former avec eux qu'un corps de missionnaires, sans être à charge au pays. Ils allèrent eux-mêmes, avec la chaloupe du couvent, prendre dans la rade les nouveaux missionnaires, et ils leur firent tout l'accueil que l'état du pays et la sainte pauvreté pouvaient permettre. Ils célébrèrent leur arrivée par un *Te Deum* solennel.

Les Récollets donnèrent aux Jésuites la libre jouissance de la moitié de leur couvent, du jardin et de l'enclos de Notre-Dame-des-Anges, et pendant deux ans, ils y vécurent ensemble sous le même toit, dans une intime union. Les habitants

de la colonie revinrent peu à peu eux-mêmes de leurs préjugés, et on vit les Jésuites partager alternativement avec les Récollets, à la satisfaction de tous, les offices qu'on faisait tous les dimanches avec solennité, dans la chapelle du fort de Québec.

Le meurtre du P. Viel avait fait retarder d'une année le départ des missionnaires pour les Hurons. Les Récollets profitèrent de cet intervalle, ménagé par la providence, pour communiquer aux Jésuites, le fruit de leur expérience, de leurs lumières et de la connaissance qu'ils avaient de la langue de ces peuples, afin de les rendre capables de travailler auprès d'eux à la première occasion.

L'année suivante, elle se rencontra enfin, et ils en profitèrent tous avec joie. Le P. Récollet, J. de la Roche D'Allion accompagné de deux PP. Jésuites, les PP. de Brébœuf et De Noue, s'embarqua dans les canots des Hurons pour monter dans leur pays, et reprendre l'œuvre de leur conversion. Il poussa plus loin encore, et visita la nation Neutre et la nation du Petun. Son projet était de se fixer chez les premiers, qui étaient très-puissants et très-nombreux ; mais des Hurons jaloux de le voir inviter ce peuple à faire la traite avec les Français, changèrent par leurs calomnies et leurs mensonges, les dispositions des esprits à son égard. " On leur fit croire, raconte ce Père, que les français étaient incontestables, rudes, tristes, mélancoliques, gens qui ne vivent que de serpens et de venin, que nous mangions le tonnerre, qu'ils s'imaginent être une chose non pareille, faisant des comptes étranges là-dessus : que nous avons tous une queue comme les animaux, et que les femmes n'ont qu'une mamelle située au milieu du sein, et qu'elles portent 5 et 6 enfans à la fois, et mille autres sottises pour nous faire haïr d'eux, et les empêcher de commercer avec nous, afin de traiter seuls avec ces peuples, ce qui leur est d'un très-grand profit.

Le P. Joseph courut alors les plus grands dangers, et il les raconte avec une admirable simplicité, sans laisser paraître la moindre émotion : " Dix hommes d'un village voisin de celui que j'habitais étaient venus, dit-il, me voir sous le prétexte de m'inviter à aller les visiter ; mais couvant leur mauvais dessein sur moi, et voyant qu'il se faisait tard, ils me revinrent trouver brusquement, me firent une querelle d'allemand. L'un me renversa d'un coup de poing, et l'autre prit une hache, et pensa m'en fendre la tête. Dieu lui détourna la main, et porta le coup sur une barre qui était auprès de moi. Je reçus encore plusieurs autres mauvais traitemens, mais c'est ce que nous venons chercher en ces pays. S'apaisant un peu, ils déchargèrent leur colère sur le peu de hardes qui nous restaient. Ils prirent notre écritoire, couverture, bréviaire, et notre sac, où il y avait quelques jambettes, aiguilles, alevines et autres petites choses de pareille sorte. " Cet intrépide missionnaire recouvra plus tard la plus grande partie de ces objets, mais il fut obligé de quitter cette contrée, et de revenir chez les Hurons.

Il termine sa lettre, toute remplie d'intéressants détails sur ses œuvres, par des sentimens, qui révèlent l'héroïsme et le détachement de son cœur apostolique :

" Si l'on vient, comme on dit, deux Pères de France, je vous prie pour surcroît de toutes les peines que vous prenez pour moi, de me faire sûrement venir un habit qu'on m'en-

voie. C'est tout ce que je demande. Les pauvres religieux de St. François ayant le vivre et le veïr, c'est tout leur partage en terre. Nous espérons le ciel de la bonté de Dieu, pour lequel servir, très-volontiers pour le salut de ces peuples aveugles, nous engageons notre vie, afin qu'il lui plaitianisme en ces contrées. Dieu permet le martyre à ceux qui le méritent. Je suis marri de n'être point en état, et n'ignore pas néanmoins que pour être reconnu vrai enfant de Dieu, il faut s'exposer pour ses frères. Viennent donc hardiment les peines et les travaux, toutes les difficultés et la mort même me seront agréables et la grâce de Dieu étant avec moi, laquelle je mendie par le moyen des prières de tous nos amis."

Les Jésuites eurent, plus d'une fois, besoin à cette époque de recourir encore à la généreuse et inépuisable charité des Récollets. Leur établissement à Québec semblait voir surgir, chaque jour de nouveaux obstacles, et les ressources leur manquaient en bras et en argent. Cependant on leur avait désigné un terrain, sur les bords de la rivière St. Charles près des Récollets, et le duc de Vantadour, par un acte du 10 de mai 1626, en leur donnant les titres de possession, y forma une seigneurie sous le nom de *N. D. des Anges*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Les Chroniques de l'époque nous représentent les Récollets venant conduire eux-mêmes, les Jésuites en ce lieu, le 1er. septembre 1625. Ils plantèrent solennellement une croix, sur cette rive encore inculte ; prise de possession toute religieuse, qui était comme un hymne de reconnaissance et d'hommage à l'auteur de tout bien ! Après un modeste repas sur le gazon, ils mirent tous ensemble, la main à l'œuvre, dit le *Mercur* Français de 1626, pour abattre les premiers arbres, et commencer le défrichement du sol. Ce n'était pas encore assez ; l'année suivante, afin de prévenir tout retard, les Récollets leur prêtèrent la charpente d'un corps de logis de 40 pieds de long sur 28 de large, qu'ils destinaient à agrandir leur séminaire, et ils en ajoutèrent encore une autre, avec la même générosité, en 1628.

Les Jésuites trouvèrent ainsi moyen de tirer le parti le plus avantageux d'une troupe de 20 ouvriers, que le P. Noiret était parvenu à leur amener de France en 1626 ! mais ce qui devait hâter leur établissement, faillit devenir la cause de sa ruine. Ne recevant en effet aucun secours de la société du commerce du Canada qui leur était hostile, ils n'avaient d'autres ressources que les provisions qu'ils tiraient de France. Elles leur manquèrent l'année suivante, à cause des intrigues de toute nature, mises en jeu contre les efforts du P. Noiret, qui avait fait un nouveau voyage en Europe, pour les recueillir. La position des PP. Jésuites à Québec, devint bientôt si critique, que le P. Charles Lalemant, leur supérieur se vit dans la nécessité de repasser (1) en France, avec la plus grande partie de ses ouvriers, que la mission n'était plus en état d'entretenir. Il paraît même que les Jésuites auraient quitté à cette époque la colonie, si deux d'entre eux, les PP. De Brébœuf et de Noue, n'avaient pas été alors très-éloignés de Québec, et en mission chez les Hurons.

(1) Pendant l'absence momentanée du P. Lalemant, le P. Edmond Musse fut chargé de le remplacer comme supérieur. C'est cet intérim qui a induit quelques historiens en erreur, en plaçant le P. Musse dans la liste des supérieurs de la mission du Canada.



Cependant les Récollets continuaient leur œuvre à Québec et à Tadoussac, avec un zèle digne de tout éloge. Les circonstances les obligèrent bientôt à partager encore les peines et les dangers d'un nouveau poste, que Champlain venait de fonder, à 9 lieues environ de la ville. C'était près du cap élevé, (1) que, dans son voyage de 1608, il avait nommé *Cap de Tourmente* à cause des difficultés qu'y trouvent les navigateurs, lorsque les vents sont violents. Voici quelle en fut l'occasion.

En venant dresser leur tente sur les rives du St. Laurent, qu'on regardait comme dénuées de toutes ressources, les premiers colons avaient eu la sage précaution de transporter d'Europe les animaux domestiques les plus utiles aux besoins de la vie. Cette mesure de prudence était généralement adoptée alors pour toutes ces fondations lointaines. Nous voyons même qu'en 1540, Jacques Cartier avait dans son vaisseau des vaches, des chèvres et des porcs, pour en enrichir le sol, sur lequel il voulait former son premier établissement.—Les bœufs furent ainsi pendant près de 40 ans, les uniques auxiliaires des travaux des européens en Canada : mais ces animaux en se multipliant créèrent bientôt un véritable embarras. On ne trouvait qu'avec peine auprès de Québec, le fourrage suffisant pour traverser les longs et rudes hivers de ces contrées. Le sol restait toujours couvert de ses forêts séculaires, et les colons plutôt soldats ou même marchands que les laboureurs, n'avaient pas même le temps d'ouvrir des terres pour pourvoir à leurs propres besoins.

On découvrit bientôt heureusement, près du Cap Tourmente, un lieu tout préparé par les mains de la nature. De vastes et riches prairies, qui ne demandaient que la faux du moissonneur, offraient là des richesses, au-delà même des besoins. Les ouvriers y allaient chaque année de Québec pour faucher et faner le foin ; mais Champlain, dont la prudence ne fit jamais défaut, ne tarda pas à comprendre l'inconvénient et même le danger de ce travail lointain, et des absences multipliées, pendant près de deux mois et demi, de ceux dont les bras étaient si nécessaires aux travaux de tout genre de ces commencemens difficiles. En 1626, on ne comptait encore que 24 ouvriers, sur les 55 personnes qui formaient la population de Québec, et il en fallait 12, pour préparer et transporter la récolte du Cap Tourmente.

Champlain résolut alors de former là une habitation fixe, où resteraient quelques hommes entièrement livrés à ces travaux. Il décrit lui-même et le lieu qu'il adopta, et les constructions qu'il fit faire ; laissons parler le héros écrivain, il a la gloire d'avoir été l'historien de ses propres œuvres :

« Je choisis un lieu où est un petit ruisseau, et de pleine grandeur où les barques et chaloupes peuvent aborder, auquel joignant il y a une prairie de demie lieue de long et d'avantage ; de l'autre est un bois qui va jusqu'au pied de la montagne du dit Cap de Tourmente, lequel est diversifié de plusieurs sortes de bois, comme des chesnes, ormes, fresnes, bouleaux, noyers, pommiers sauvages, et force lambruches de vignes, puis, cèdres et sapins ; le lieu de soi est fort agréable, où la chasse du gibier, en sa saison, est abondante. »

(1) Il a près de 1,900 pieds de haut. Topog. du Canada, par le col. Bonchétte.

Il y traça un fort, capable d'être défendu par quelques soldats, et de recueillir dans la nécessité, les travailleurs et les habitans des environs ; « car, ajoute-t-il, selon l'oiseau il faut la cage. Cela s'exécuta : sa figure est selon l'assise du lieu que je mesnageai, avec deux petits demy bastions bien flanqués, et le reste est la montagne n'y ayant que cette advenue du côté de la terre, qui est difficile à approcher avec le canon qu'il faut monter dix-huit ou vingt toises, et hors de mine, à cause de la dureté du rocher, ne pouvant y faire de fosse qu'avec une extrême peine... Il était fortifié de fascines, terre, gazons et bois, ainsi qu'autrefois j'avais vu pratiquer, qui étaient de très-bonnes forteresses, attendant qu'un jour on le fist revêtir de pierres à chaux et à sable qui n'y manquent point, commandant sur l'habitation et sur la traverse de la rivière. »

Champlain laissa à ce poste six hommes, une femme et une fille, et obtint qu'un P. Récollet y fit habituellement sa demeure, autant à cause des français de l'habitation qu'à cause de ceux des environs, et des sauvages qui commençaient à y venir.

Un nouvel incident fâcheux compliqua à cette époque, la position pénible, où se trouvait la colonie. La paix venait d'être rompue entre les Iroquois et les habitans des bords du Saint Laurent, malgré tous les soins et tous les efforts de Champlain pour la maintenir. Dans une grande assemblée de Sauvages, tenue aux Trois-Rivières en 1627 pour délibérer sur cette guerre, cet habile Gouverneur avait manié avec tant d'adresse l'esprit des Sauvages, qu'il était parvenu à les en détourner. Il avait aussi réussi peu après, à déjouer les intrigues des Sauvages de Manate (auj. New-York), qui cherchaient à entraîner ceux du Canada dans la guerre d'extermination, qu'ils projetaient contre les cinq nations Iroquoises.

Une imprudence rendit inutile toutes ces sages mesures. Neuf ou dix jeunes gens, que Champlain, dans son récit traite avec raison d'écervelés, peu soucieux des fatales conséquences, que leur conduite pouvait avoir pour la colonie, partirent en secret, pour faire une excursion guerrière sur le lac Champlain. Etant parvenus à se saisir de deux Iroquois, ils les amenèrent aussitôt en triomphe aux Trois-Rivières, et ils commencèrent, selon leur usage barbare, à les soumettre aux plus horribles tourmens.

Champlain, justement alarmé à cette nouvelle, et consultant autant les intérêts de la colonie que l'honneur de l'humanité, mit tout en œuvre pour les délivrer. Il y parvint, mais il voulait quelque chose de plus. Il essaya de donner aux Iroquois une satisfaction complète pour ce crime qu'il déplorait, et dont il aurait voulu prévenir les suites. Un des prisonniers fut donc rendu à la liberté, et envoyé dans son pays. Champlain comptait tellement sur cette négociation qu'il dépêcha avec lui des ambassadeurs pour rétablir la paix. Malheureusement les Iroquois étaient trop irrités pour se rendre si facilement. Le Français et les deux Sauvages Algonquins chargés de cette mission périlleuse, furent cruellement massacrés, en arrivant dans leurs villages.

Cette violation du droit des gens, comprise chez les Sauvages comme chez les nations civilisées, ne pouvait pas rester impunie sans ternir aux yeux de tous les indigènes, la gloire du nom Français, et cependant le petit nombre des habitans

et les pertes que la colonie venait d'éprouver sur mer, étaient à Champlain tout moyen de vengeance. Il se contenta de l'annoncer et de la promettre ; il avait donné assez de témoignages de sa bravoure, et sa réputation était assez bien établie dans ces contrées, pour qu'on le crut sur parole.

Ce malheur n'était qu'un premier pas dans une voie d'adversités et d'épreuves de tout genre, qu'eurent alors à souffrir la colonie et ses infortunés habitans, et dont les PP. Récollets eurent leur grande part. En conséquence d'odieux calculs, les ressources envoyées de France chaque année, étaient toujours insuffisantes aux besoins, ou retard dans l'arrivée du convoi, causaient aussitôt une disette à Québec. Au moment où la flotte de 1626 arriva, la détresse était si grande dans la ville, qu'il ne restait plus au magasin que deux poignées de farine, qu'on réservait pour les malades ; " les autres habitans, ajoute Champlain, étaient réduits à manger du *migan*, comme les " Sauvages." Cet état pénible était la suite inévitable du déplorable système d'administration financière, laissée entièrement entre les mains de quelques marchands sordidement avides, à la tête desquels était Guillaume de Caën. (1) Il aurait fallu pour prévenir tout accident, laisser toujours dans la colonie des vivres pour deux années, en attendant que le sol pût pourvoir à ses besoins. " Ce n'est pas, remarque Champlain, " que souvent je n'en donnasse des avis, et représenté les " inconvéniens qui en pouvaient arriver ; mais comme cela ne " touche qu'à ceux qui demeurent au pays, l'on ne s'en sou- " cie, et le trop grand mesnage empêche un si bon œuvre, " et par ainsi le Roy est très-mal servy et le sera toujours, si " l'on n'y apporte un bon reiglement, et estre certain qu'il s'ex- " écitera. "

Des plaintes si justes, renouvelées chaque année, arrivèrent enfin aux oreilles de Louis XIII, ou plutôt de Richelieu, alors à la tête des affaires, et à l'apogée de sa gloire. Le Cardinal-Roi, comme l'appelle malicieusement un moderne, les accueillit avec bonté, et prit des mesures énergiques pour leur rendre justice. Son premier acte fut de supprimer la vice-royauté du Canada, qui n'avait pas réalisé les espérances qu'on avait conçues d'abord ; puis il forma la célèbre Compagnie des 100 associés, connue sous le nom de *Compagnie de la Nouvelle France*, dont un grand nombre d'illustres personnages, poussés par le zèle bien plus que par l'intérêt, tinrent à honneur de faire partie. Richelieu était à leur tête, et Champlain, qui y fut aussi admis, conserva sous eux son titre de Lieutenant du Roi dans la Nouvelle France.

Les plus sages mesures pour obtenir l'établissement solide et le développement rapide d'une colonie, restées si longtemps comme dans les langues de l'enfance étaient stipulées dans l'acte de sa fondation, (2) et tout semblait faire augurer un heureux avenir ; mais malheureusement ses premiers

(1) " Après sept ans de possession de leur privilège ils ne se sont " mis en aucun devoir, ni commencé de satisfaire à ce dont ils étaient " obligés . . . . Bien qu'on permit aux Français pour leur usage le " commerce avec les Sauvages, néanmoins c'est une telle restriction " que s'ils ont un boisseau de blé par leur travail, plus qu'il ne leur faut " pour vivre, il leur est défendu de secourir les Français, et ils sont con- " traints de l'abandonner à ceux qui ont la traite, leur estant de plus " la liberté ou de la donner à qui leur pourrait apporter de France les " commodités nécessaires pour la vie. " *Mercur de France*, 1628.

(2) *Mercur de France* 1628, p. 232.

pas furent des revers, et à cette époque critique, un revers pouvait entraîner une ruine.

Les Anglais, bien qu'alors en paix avec la France, avaient pris prétexte du siège de la Rochelle pour se livrer à des excursions hostiles. Quelques-uns mêmes, poussés par des Français qu'avaient envenimés les querelles religieuses, et qui ne rougissaient pas de trahir leur patrie, formèrent une expédition pour s'emparer du Canada. David Kertk, calviniste Français réfugié en Angleterre, consentit à la conduire, et il parut bientôt sur les eaux du St. Laurent. Des traitres lui avaient révélé le triste état de la colonie. Il surprit sans peine le fort sans défense, établi à Tadoussac, et avant que la nouvelle en arrivât à Québec, il détacha quelques soldats pour s'emparer du Cap Tourmente.

Aux premiers bruits de l'invasion anglaise, Champlain se mit en mesure de lui résister, ou du moins de faire bonne contenance. Il donna commission au P. Le Caron, que son caractère rendait moins suspect que tout autre, d'aller s'informer de l'état où se trouvait le fort du Cap Tourmente.

Ce bon Religieux, toujours prêt à tous les genres de services surtout quand il s'agissait des intérêts de la religion ou de la colonie, partit en toute hâte ; mais il rencontra en chemin les Français qui s'étaient échappés du fort, avec le Récollet qui leur servait d'aumônier. L'ennemi avait tout ravagé, et tout détruit ; et ce qui affligea surtout son cœur religieux, ce fut d'apprendre que la petite chapelle de ce poste avait été renversée, et que ses ornemens et ses vases sacrés enlevés par les hérétiques étaient devenus l'objet d'une indigne et sacrilège profanation.

Le général David Kertk, c'est le titre que lui donne Champlain (1), était resté à Tadoussac et avait envoyé à cet infortuné commandant, une lettre du 3 juillet 1628, pour le sommer de lui livrer le fort de Québec.

L'illustre guerrier (2) rejeta avec dédain une pareille demande. Sa réponse pleine de noblesse et d'une mâle intrépidité, restera dans l'histoire, comme un de ses titres de gloire. Tant d'assurance en imposa à son ennemi, Kertk craignant d'avoir reçu des renseignements inexacts, et de trouver un poste mieux garni qu'il ne le croyait, jugea plus prudent, pour éviter un échec, de ne pas hasarder une tentative incertaine, et de remettre à une autre année, une expédition dont il pourrait assurer davantage le succès. Champlain, délivré d'un pareil ennemi par un si simple moyen, révèle, avec un certain orgueil, l'état affreux de misère dans lequel était alors la colonie, " chaque homme estant réduit à 7 onces de pois par " jour, n'y ayant pour lors que 50 livres de poudre à canon, " peu de mèches et de toute autre commodité . . . : mais en " ces occasions, bonne mine n'est pas défendue. " (4)

Pendant que les Anglais donnaient ainsi de justes alarmes à la colonie entière, depuis l'Acadie jusqu'à Québec, malgré la paix et les conditions du traité de mariage entre Charles 1er. et Henriette de France trois ans auparavant, les Récollets reçurent de la part des Sauvages un témoignage d'affection et de confiance bien consolant pour leur cœur apostolique. Ils virent par là qu'ils n'avaient pas semé en vain, et que déjà la

(1) Voyage de Champlain. 2e p. 160.

(2) Loc. cit. p. 158.

(3) Loc. cit. p. 160.

bonne nouvelle fructifiait au milieu de ces contrées barbares. Un Sauvage Montagnais, Nepaga Biscou, baptisé et instruit autrefois par le P. Le Caron avait été fait prisonnier par les Anglais à Tadoussac ; mais il était parvenu à s'échapper de leurs mains. Il comprit aussi bien que les autres néophytes ses compatriotes, que leur religion courait les plus grands dangers sous ces nouveaux maîtres, et qu'ils n'auraient bientôt plus de Missionnaires pour les instruire. Ils se décidèrent à faire une démarche pour attirer ceux-ci dans l'intérieur du pays loin de la domination anglaise. Nepaga Biscou fut député vers le P. Le Caron, gardien alors du couvent. " Je te supplie, " lui dit-il, de me donner deux ou trois de tes frères pour nous " suivre dans les bois pendant ces temps d'orages. Ne crains " pas, ils ne tomberont point entre les mains des Anglais, et " ils auront le loisir de nous confirmer dans la Foi, et d'ensei- " gner ceux qui ne sont pas encore instruits. Je me charge " de leur fournir la nourriture, et je les traiterai aussi bien que " moi-même. Nous reviendrons ici aussitôt que nous aurons " appris que les anglais ont entièrement évacué le pays."

Cette proposition, pleine de franchise et de noble générosité, toucha le P. Le Caron. Elle était d'ailleurs trop favorable à la religion, et trop conforme aux dispositions de zèle des Missionnaires, pour n'être pas accueillie avec reconnaissance.

Comme il n'y avait pas un moment à perdre, en présence de l'ennemi, ils entrent au nombre de trois dans un des canots Sauvages, et se dirigent vers les Trois-Rivières où se trouvaient réunies pour recueillir leur moisson, un bon nombre de familles Montagnaises et Algonquines. Ils pouvaient de là suivre sans danger la marche des événements, être prêts à toute éventualité, et, en attendant, continuer leurs religieuses conquêtes.

Ils apprirent bientôt que les anglais étaient sortis de la rivière, et qu'ils avaient renoncé du moins pour le moment, à poursuivre leur projet d'envahissement. Champlain et les habitants de Québec envoyèrent solliciter le P. Le Caron de revenir au milieu d'eux. Ils avaient besoin de se consoler ensemble d'un nouveau malheur, qui intéressait vivement la colonie, et dont elle devait toute entière ressentir les déplérables effets.

Tous les français alors en Canada tournaient leurs regards vers un convoi considérable, que la nouvelle compagnie envoyait à leurs secours, pour commencer à accomplir les conditions de son contrat. Dans leur état de détresse, ils fondaient sur lui toutes leurs espérances. Claude de Roquemont, un des premiers associés, s'était mis lui-même à la tête de l'expédition, qu'accompagnaient deux PP. Récollets, et trois PP. Jésuites.— A CONTINUER.

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

### UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE II.

#### LE ZEPHYR.

(SUITE.)

Le jeune homme, qui venait d'entrer chez le consul anglais, c'était Pierre de St. Luc, ou, comme les matelots du Zéphyr l'appelaient, le capitaine Pierre.

Le rôle que le capitaine Pierre joue dans cette histoire est assez important, pour qu'on nous permette d'en dire un mot.

Pierre n'avait jamais vu ni connu son père ou sa mère. Tout ce qu'il savait de sa naissance, c'est qu'il était né au Canada, dans quelque-une des seigneuries du District de Montréal. Amené à la

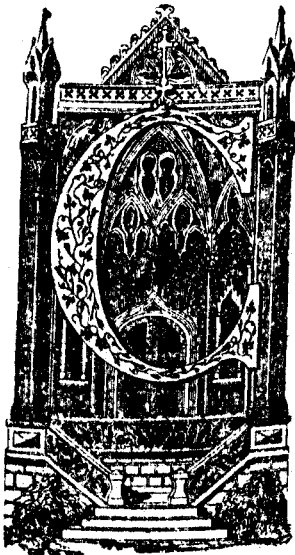
Nouvelle-Orléans, à l'âge de six ans, par Alphonse Meunier qui lui avait servi de père, Pierre ne connaissait de son pays

natal que le nom ; et quoiqu'il eut plus d'une fois questionné le père Meunier sur sa famille et sa patrie, celui-ci avait toujours évité de lui répondre directement. Tout ce qu'il en avait pu savoir, c'est " qu'un jour il lui fournissait les moyens de découvrir ses parents que, pour le moment, de puissantes raisons le forçaient de tenir ignorées."

Du reste le père Meunier aimait le jeune Pierre avec une tendresse toute paternelle. Doué des plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit, Pierre, tout jeune encore, savait apprécier la tendresse du père Meunier qui, comme il le pensait, n'était que son père adoptif.

Les maîtres les plus renommés dans les armes, la danse, la gymnastique et tous les exercices qui peuvent former un jeune homme, furent procurés au jeune Pierre. Il sut si bien profiter de ces leçons, qu'à l'âge de dix-huit ans il était le meilleur valseur de la Nouvelle-Orléans ; le plus intrépide cavalier, qu'on eut vu depuis longtemps, soit aux chasses au renard, soit aux courses au clocher.

Mais si ces exercices avaient développé chez le jeune Pierre la force de ses muscles, ils avaient aussi un peu trop excité chez lui la disposition à la dissipation. Sans être querelleur par caractère, il trouvait une sorte de jouissance dans l'excitation





fiévreuse que procure une orgie et les rixes qui, presque toujours à la Nouvelle-Orléans, les accompagnaient : il s'y livrait avec trop d'ardeur.

Il était reconnu le meilleur boxeur des cercles de café qu'il fréquentait. Dans un assaut aux coups de poings, il avait fait demander quartier au premier maître de boxe de la cité. Un soir, à la sortie d'une représentation au théâtre d'Orléans, ayant lancé une pierre à travers les vitres d'une lanterne, deux watchmen s'élançèrent sur lui pour l'arrêter, d'un coup de pied il rompit trois côtes à l'un d'eux et d'un coup de poing brisa la mâchoire à l'autre, fit un bond en arrière et en un instant il avait disparu, sans que personne eut pu l'arrêter. Quoique son jeune âge ne fut pas une excuse pour ces escapades qui devenaient un peu fréquentes, nous devons ajouter néanmoins à sa louange, qu'ayant appris que l'un de ceux qu'il avait blessés était un pauvre homme, père de famille, qu'il venait de priver pour quelque temps des moyens de gagner sa vie, il lui envoya porter sa bourse avec tout ce qu'il lui restait d'argent pour ses menus plaisirs de la semaine.

Le bonhomme Meunier ignorait toutes ces folies de son protégé. Il le croyait un modèle de sagesse, c'est que maître Pierre, qui ne se grisait jamais au grand complet, avait toujours le soin de cacher ses sorties nocturnes. Vers huit heures, après le thé, il souhaitait bien innocemment le bon soir au bonhomme, remontait à sa chambre, qu'il avait eu le soin de prendre au troisième, parce que le père Meunier, qui avait la goutte, n'y pouvait monter, et une fois là, fermait la porte à clef, descendait par la fenêtre et courait la galipotte le reste de la nuit.

Quelque fois au déjeuner, le lendemain d'une de ses saturnales, le bon père Meunier, en voyant le teint un peu blême et les yeux un peu cernés de Pierre, lui disait avec sollicitude :

—Mais, mon pauvre Pierre, tu étudies trop ; tu te rendras malade ; il faut que je dise à ton maître d'études de ne pas te donner d'aussi longues tâches à apprendre !

—Vous êtes trop bon, mon cher père (Pierre appelait M. Meunier son père,) je vous assure que l'étude ne me fatigue pas du tout ; au contraire j'aime ce genre d'étude, c'est mon plaisir, c'est ma joie.

—Mais dis-donc, tu dois bien savoir le latin maintenant ; comment appelles-tu, par exemple, une fourchette ?

Pierre hésita d'abord, puis s'armant du plus superbe aplomb répondit :

—Ça se dit *Pelatus* ; Cicéron ne s'en sert jamais, d'où je conclus que les fourchettes n'étaient pas d'usage de son temps. Elles ne furent inventées que longtemps après, par Nabuchodonosor, après son retour des champs.

Le père Meunier était enchanté de l'érudition de son gueux de Pierre. Il faut, se disait-il, que je l'envoie à Paris compléter son éducation. Il fera un savant !

C'était bien là son dessein, mais il remettait de jours en jours, ne pouvant se résoudre à s'en séparer.

Enfin une affaire sérieuse, que s'était faite le jeune Pierre à l'occasion d'une affaire d'amour à la guinguette, le força de se cacher pendant plusieurs jours. Il avait eu le malheur de tuer son adversaire dans un duel qu'il eut à la carabine avec un Créole Louisianais. Le père Meunier fut obligé, pour le

soustraire aux recherches de la police, de le faire embarquer secrètement à bord d'un navire qui partait pour le Havre.

Ce premier voyage de Pierre, à l'âge de dix-neuf ans, déterminait son goût pour la mer.

C'était son plus grand plaisir que de monter dans les mâts, de courir sur les vergues, de monter par les hautbans du mât d'artimon et de descendre par le beaupré, en se laissant glisser par les étais du hunier de la misaine.

Pierre passa deux ans à Paris, visita les principales villes du Continent, et après avoir fait un séjour de six mois à Londres, revint à la Nouvelle-Orléans, où son goût pour la marine se réveilla avec tant de force, que le père Meunier ne crut pouvoir mieux faire, que de le mettre sous les soins du capitaine Frémont, pour lui faire faire son apprentissage de marin.

Au moment où nous parlons, Pierre avait trente ans, et il était capitaine du *Zéphyr* depuis trois ans.

Un grand changement s'était opéré dans son caractère et son comportement, depuis qu'il s'était vu maître absolu à bord d'un vaisseau, ayant sous sa responsabilité la vie des matelots et des passagers, les biens de son armateur, l'honneur de son pavillon et sa réputation de marin.

Un peu brusque dans ses façons, il savait néanmoins plaire par ses manières pleines d'aisance et de noblesse. Naturellement vif et bouillant, il s'étudiait à conserver son sang-froid et à rester calme au milieu des scènes les plus excitantes. Poli, affable et gai il était l'âme et l'agrément des sociétés où il se trouvait. Franc et ouvert il attirait la confiance. Brave jusqu'à la témérité, mais sans fanfaronnade ; généreux jusqu'à la prodigalité, il eut beaucoup d'amis et encore plus d'envieux. Ses matelots l'aimaient comme on aime un père ; il était bien leur père par l'attention et les égards qu'il avait pour eux. Les preuves qu'il leur avait données de son habileté comme marin, dans les plus périlleuses situations, lui avaient acquis leur plus entière confiance.

Les exercices de la mer et une vie pleine d'activité et de dangers avaient développé avantageusement toutes ses qualités corporelles et intellectuelles. Son front haut annonçait l'intelligence. Son œil noir et brillant semblait percer jusqu'au fond de la pensée. Sa bouche petite ; ses dents régulières et blanches ; ses lèvres vermeilles semblaient inviter le plaisir, quand il souriait. Sa haute stature de six pieds deux pouces, ses épaules taillées à l'hercule, ses bras nerveux, sa taille souple, tout annonçait chez le capitaine Pierre, une force et une activité extraordinaires. Mais s'il était grand, robuste et vigoureux, toute cette vigueur était gracieuse, parcequ'elle était symétrique sans avoir rien de roide ni de gêné. Plus noble tête ne se balançait peut-être jamais aussi gracieusement sur d'aussi larges épaules et une aussi vaste poitrine.

Tel était le capitaine Pierre ou ce "gueux de Pierre," comme l'appelait feu M. Alphonse Meunier.

Laissons le avec Monsieur le Consul Anglais et retournons un instant à la chaloupe, que nous avons laissée au port.

Les divers groupes de Signors cubiens s'étaient rapprochés peu à peu de l'endroit où se tenaient les deux matelots, que le capitaine Pierre avait laissés en soin de l'embarcation. L'un des curieux s'adressant aux matelots leur avait demandé quel était le vaisseau auquel ils appartenaient.

—Qu'est-ce que cela vous fait, que nous filions les écoutes sous un pavillon Français ou Américain, Russe ou Danois ? N'en avez-vous donc jamais vu de vaisseaux dans votre trou de port ? lui répondit le plus gros des deux matelots, d'une voix rude et rauque comme le tuyau d'un orgue en désaccord.

Un homme de haute taille, revêtu d'une blouse grise et d'un large feutre blanc, voyant que c'était parti pris de ne pas donner de renseignements sur le navire (lui qui avait ses raisons d'en connaître quelque chose,) crut qu'un bon moyen de les faire parler serait de leur faire une querelle et de remuer un peu leur irascibilité. Aussi s'avançant avec un air de matadore : —Ah ça, l'ami, vous êtes un polisson, un manant, de répondre aussi grossièrement à ceux qui vous parlent poliment. Nous en voyons souvent des vaisseaux, mais ils n'ont pas peur de se faire voir, comme vous autres, pirates que vous êtes. Vous devriez tous être pendus, c'est ce que vous méritez ; et je ne sais ce qui me tient de te frotter un peu toi, ainsi que ce mijaurée qui est assis à tes côtés, et qui ne prend pas même la peine de nous regarder.

—Tronc de Diou ! je voudrais bien vous voir, l'ami, essayer de me frotter ; c'est une partie qui se joue à deux, celle-là.

—Tom, Tom, lui dit l'autre matelot en se retournant, ne vas pas faire de tapage ; tu sais que le capitaine nous a expressément ordonné de ne nous occuper en rien de tout ce qu'on pourrait nous dire.

—C'est donc votre capitaine, cette espèce de tourlourou, qui vous donne de ces sortes d'ordres, répliqua le matadore. Eh bien ! moi je vous ordonne de me répondre, entendez-vous, quel est le nom de votre capitaine et celui de son vaisseau ?

Les deux matelots haussèrent les épaules ; l'un d'eux se mit à siffler et le gros Tom se gratifia d'une énorme chique, qu'il fit violemment naviguer de tribord à babord de sa large bouche, en jetant un coup d'œil de travers sur cet insolent interlocuteur, qu'il avait fort envie de frotter, comme il disait. Mais les ordres du capitaine étaient précis et sans réplique. Nul à bord n'eut osé désobéir.

Les esprits commençaient à s'échauffer et les affaires semblaient prendre une tournure à la guerre ; il s'en serait peut-être suivi quelque violence, si en ce moment quelqu'un n'eût crié :—

« Voici la garde du maître du Havre ! »

En effet le maître du Havre à cheval, accompagné de sa garde de service arrivait au grand trot. Après avoir fait rapidement l'inspection des bassins, il descendit à l'Hotel de l'Angleterre.

En ce moment le capitaine Pierre sortait du consulat, accompagné de deux jeunes demoiselles auxquelles il offrit galamment le bras. A quelques pas en arrière suivait un monsieur, d'une quarantaine d'années, qui parlait avec animation au consul anglais.

Cependant le matadore, qui voyait avec peine échapper l'occasion d'apprendre ce qu'il désirait et qui avait ses raisons de ne pas se faire remarquer du consul anglais, se retira en arrière et se confondit dans la foule ; mais non sans avoir jeté une malédiction au gros Tom et lui avoir promis « qu'ils se verraient peut-être plutôt qu'il ne pensait. »

—Tant mieux, et nous nous frotterons ; avait répondu Tom.

Un instant après, cette bande de curieux s'ouvrit pour laisser passer le capitaine Pierre et les jeunes demoiselles.

—Je vous recommande bien ma chère Sara, Sir Gosford disait le consul au monsieur anglais, elle est extrêmement peureuse ; j'espère que vous la rassurerez et que vous lui tiendrez lieu de père.

—Soyez tranquille, aussitôt arrivé à la Nouvelle-Orléans, je vous écrirai le résultat de notre traversée. Elle ne sera pas longue, six jours tout au plus.

Sara et son amie embrassèrent le consul, qui ayant échangé un salut d'adieu avec Sir Gosford, tendit la main au capitaine en lui recommandant sa fille.

Les passagers étant tous embarqués dans la chaloupe, les matelots poussèrent au large.

—Capitaine, arrêtez ! cria le consul, pardon, j'oubliais de vous donner cette lettre pour monsieur le comte d'Alcantara ; faites-moi le plaisir de lui présenter mes regrets de ne pouvoir aller à bord lui offrir mes hommages.

Oui, oui, monsieur.

Adieu mon père, cria Sara ; et la chaloupe s'élança vers le vaisseau qui, ayant levé l'ancre, louvoyait dans le port en couvrant de petites bordées sous son petit hunier, et son grand foc.

En entendant prononcer le nom du comte d'Alcantara, l'homme au feutre blanc et à la blouse grise, fit un mouvement de surprise, regarda le consul anglais, puis examina attentivement le capitaine Pierre.

Bon ! se dit-il à lui-même, je suis bien aise de m'être trouvé ici à temps pour avoir le mot de l'énigme. Ce vaisseau, c'est le Zéphyr ; ce capitaine, c'est le fameux capitaine Pierre, nous avons déjà fait connaissance, nous la renouvelerons encore, c'est curieux que je ne l'aie pas reconnu ; ce comte d'Alcantara, c'est le porteur du dernier paiement de sa majesté, l'empereur du Brésil au gouvernement Américain. Un million !... Tout ça, c'est bon à savoir. Voyez donc, moi qui n'attendait le Zéphyr que dans une quinzaine de jours, au plutôt !

Et cet homme qui avait deviné tant de choses par le seul nom « d'Alcantara, » s'élança sur un superbe cheval barbe, qu'un nègre tenait par la bride à quelques pas en arrière, et partit au grand galop. Nous le reverrons plus tard.

Maintenant nous prendrons la liberté de suivre les passagers de la chaloupe et de monter avec eux à bord du Zéphyr.

La première chose qui frappait, en montant sur le pont, c'était la propreté et l'ordre admirable qui régnaient partout.

Le capitaine Pierre aimait son Zéphyr, comme on aime une maîtresse. Tout son orgueil c'était de le parer ; tout son plaisir de l'embellir. Tout était du goût le plus exquis ; la mâture, les gréements, les voiles, tout était calculé, taillé avec la plus minutieuse exactitude pour la plus grande force et la plus grande vitesse.

La cabine du capitaine était un véritable petit boudoir ; tapis de turquie, divan, fauteuils, glaces de Venise, rien n'y manquait. Elle avait plutôt l'air de la demeure d'une petite maîtresse que de la chambre d'un matelot ; mais si cette cabine,

avait l'apparence d'un temple de vénus, il y avait bien aussi quelque chose qui trahissait la présence du dieu Mars. Des pistolets, des sabres, des haches d'abordage, des piques, des couteaux de chasse, symétriquement arrangés, formaient sur les cloisons des ronds, des carrés, des losanges, des soleils et diverses autres figures. Et aussi, si vous souleviez les coussins de velours cramoisi qui recouvraient deux espèces de faux buffets, vous aperceviez les culasses de deux énormes pièces de trente six, qui, appuyant leurs museaux sur des sabords percés à la poupe, semblaient dormir en attendant leur quart. Les escaliers et les planchers, en bois de chêne, étaient frottés et cirés tous les matins ; les cuivres étaient polis et luisants.

Par courtoisie le capitaine avait cédé sa cabine à ses deux jeunes passagères.

En avant de cette cabine se trouvait la salle à dîner, qui servait en même temps de salon, le jour, et de chambre à coucher, la nuit. Une table longue occupait le milieu de la salle ; de chaque côté s'élevaient des lits en étagères, que cachaient des rideaux de serge rouge.

Sur le pont vingt-quatre canons de dix-huit, douze à tribord et douze à babord, montraient leurs nez à travers autant de sabords. Deux longues et immenses pièces de quarante-huit, fixées sur des pivots sur le gaillard d'avant, pouvaient se mouvoir facilement en tout sens. Le capitaine Pierre les avait baptisé des noms, tant soit peu classiques, de *Démosthène* et de *Cicéron*. En effet c'étaient de fameux parleurs, quand ils s'y mettaient !

Ce qu'il y avait encore de remarquable à bord du *Zéphyr*, c'était l'immense bordure de ses voiles et surtout de sa brigantine, dont le gui dépassait les bastingages des deux tiers de sa longueur. Aussi la marche du *Zéphyr* était-elle supérieure. Il n'y avait, dans toute la marine américaine, qu'une seule frégate qui put lui disputer le prix de la marche quand il ventait bon frais, et pas un navire pouvait l'approcher quand il s'agissait de naviguer au plus près.

Le *Zéphyr* avait été originairement construit à Baltimore pour une compagnie de marchands Brésiliens, et destiné à la traite des nègres sur les côtes d'Afrique. Le père Meunier en avait fait l'acquisition sur les instances réitérées de son "gueux de Pierre," quelque temps après que l'un de ses navires fut devenu la proie des pirates dans le Golfe du Mexique. Cette acquisition avait été faite plutôt dans la vue de satisfaire le désir de Pierre que par spéculation, les dépenses de chaque voyage se montant à beaucoup plus que les profits.

L'équipage était considérable et toujours au grand complet, sur le pied de guerre ; car ses ennemis au *Zéphyr*, c'était les forbans qui infestaient à cette époque, toutes les mers par où il devait passer. C'était un équipage choisi, composé d'hommes forts, vigoureux et d'une bravoure éprouvée.

Nous remarquerons, en passant, le gros Tom, que nous connaissons déjà un peu. Il faisait à bord les fonctions de Bosseman, veillait au détail des ancres, des cables, des orins, et exerçait son commandement sur le gaillard d'avant. D'une force prodigieuse, il disait qu'il n'y avait que le Docteur Trim qui put le renverser à la hute, et que le capitaine Pierre qui put le battre à coups de poing.

Un autre personnage qui, quoiqu'exerçant à bord une fonction inférieure, n'en était pas moins d'une grande importance, c'était le Coq, cuisinier en chef et seigneur de la Cambuse. Son nom était *Trim* ; les matelots l'avaient honoré du titre de Docteur. Le Docteur *Trim*, donc, était un nègre, du plus bel ébène, à la tête de bœuf, au nez écrasé, aux lèvres en bourrelets, avec un col où les nerfs se dessinaient comme des cordes, des épaules

d'une gigantesque envergure, des bras et des poings comme des massues, des cuisses énormes, des jambes tellement bombées en dehors qu'elles pouvaient, sans difficulté, quand elles étaient rapprochées, donner passage à un boulet de quarante-huit.

Trim était l'esclave du capitaine Pierre. Je dis esclave, oui, esclave bien plus par la volonté que par la loi. Vingt fois le capitaine lui avait offert la liberté et vingt fois Trim l'avait refusée. Trim n'aurait pu vivre loin de son maître ; il l'avait accompagné en France, en Angleterre et partout. Depuis quinze ans qu'il lui appartenait corps et âme, il ne l'avait pas quitté deux jours de suite. Trim lui était attaché de cet attachement qui ne s'explique pas, mais qui existe ; c'était l'attachement du chien pour son maître ! Trim aimait autant les coups que son maître lui aurait donnés, que les caresses ou les amitiés qu'un autre lui aurait faites. Non pas que Trim fut insensible aux bons traitements, ou que son maître le maltraita jamais ; au contraire jamais maître ne traita mieux son serviteur. Le capitaine aurait dit à Trim : "jetes-toi au feu," et Trim s'y fut jeté sans hésiter, sans même chercher à savoir pourquoi son maître lui donnait cet ordre. Trim avait les organes de la vue et de l'ouïe développés à un point extraordinaire. De plus Trim était doué d'une rare intelligence et d'une exquise finesse, ce que l'on aurait été bien loin de s'attendre à trouver sous une si rude enveloppe. Trim était un homme précieux ; aussi le capitaine savait l'apprécier à toute sa valeur.

Nous apprendrons plus tard l'origine et la cause de cet étrange attachement de l'esclave pour le maître.

En attendant, jetons un coup d'œil sur les passagers du *Zéphyr*, nous retournerons ensuite à terre, où nous trouverons d'autres choses pour nous occuper.

D'abord il y avait mademoiselle Sara Thornbull, la fille du consul anglais à Matanzas. C'était une jolie blonde de vingt ans, un peu nerveuse et mélancolique.

Sa compagne Clarisse Gosford était bien la plus gentille et la plus aimable jeune fille que l'on put voir de son âge. Elle n'avait que seize ans. De beaux cheveux noirs s'échappaient en boucles de dessous son chapeau rond de paille. Ses grands yeux noirs et vifs, son teint frais, ses lèvres d'un vermeil de bouton de rose, et une certaine expression mutine, lui donnaient bien l'air le plus coquettement espiègle et agaçant que l'on put imaginer. Une robe de mousseline blanche et une ceinture de ruban bleu emprisonnaient sa légère taille. Ses petits pieds étaient enfermés dans deux souliers de maroquin noir.

À côté de Clarisse, était son père, sir Arthur Gosford, cousin germain de lord Gosford, Gouverneur des Provinces de l'Amérique Britannique.

Enfin venait le comte d'Alcantara, noble Brésilien, d'origine Portugaise. C'était un vieux garçon d'une cinquantaine d'années. D'une taille au dessus de la moyenne, il portait d'immenses talons de bottes pour se grandir. D'un teint de pomme cuite et avec un nez en virgule, il avait encore des prétentions à la beauté ! C'était un galant de première volée. Il portait plusieurs décorations et le cordon de l'ordre de Callatava. Il prétendait à de grandes connaissances militaires, du moins il ne parlait que guerres et batailles. De plus il se croyait marin ! Il était chargé de la part de l'empereur du Brésil de remettre au gouvernement américain une somme d'un million de piastres.

Déjà le *Zéphyr* était sorti de la rade et la brise du large, qui commençait à enfler ses voiles, le faisait gracieusement incliner à babord. Léger comme une hirondelle, il semblait courir sur les vagues, qu'il rasait de ses vergues immenses.

Laissons le poursuivre sa route et retournons au rivage pour suivre l'homme, au feutre blanc, qui s'était élancé, ventre à terre, à travers les bois d'orangers et de bananiers qui bordent les alentours de la ville de Matance ou Matanzas, comme les Espagnols l'appellent.

G. B.

(A CONTINUER.)

# UNE FILLE D'ÈVE.

MÉLODIE.



Andantino sosten.  $\text{♩} = 80.$

**PIANO.** *f*

*dolce rall. a piacere.*

*dol*

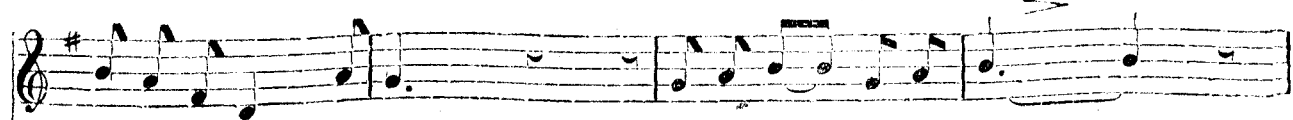
*mormorando*

*pp* *p*

Quel est l'enchan - te - res - - - so

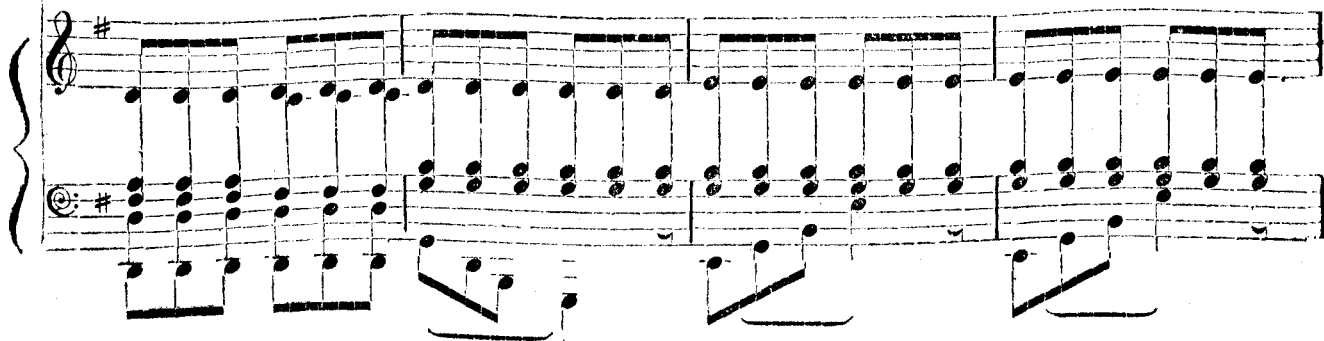
Qui nous rend au bon - heur, Lorsqu'en no - tre jeu - nes - se





Pal - pi - te no - - tre cœur?

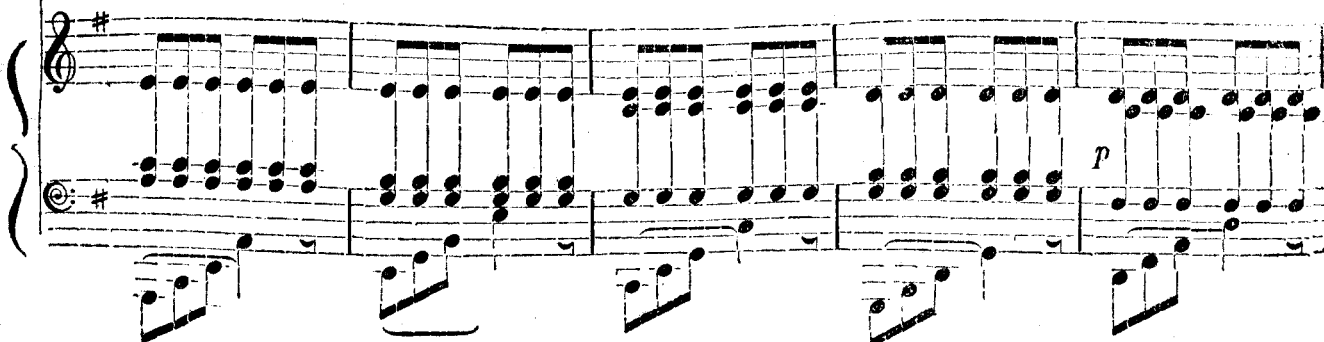
Et le soir, sur la grè - - - ve,



Qui nous char-me le mieux . . . .

C'est u-ne fil - le d'É - - ve,

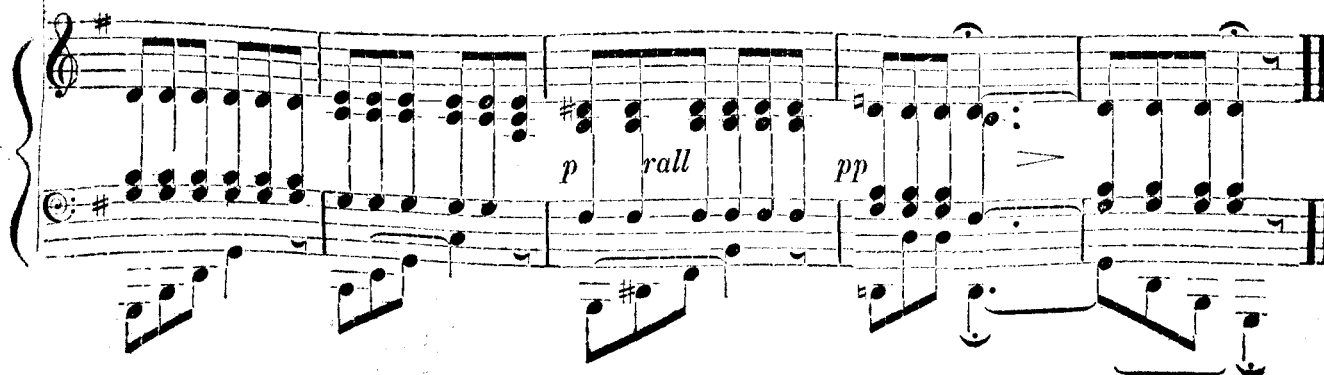
Di-vin pré-sent des



Cieux !

C'est u - ne fil - le d'É - ve,

Di - vin présent des Cieux !



Lorsque de cette vie  
Nous parcourons le cours,  
À qui, le cœur confie  
Ses plus douces amours ?  
Qui voyons-nous, en rêve,  
Nous souriant des yeux ?  
C'est une fille d'Ève,  
Divin présent des cieux !

Qu'une amère parole  
Vienne flétrir nos cœurs,  
Ici bas, qui console  
En essuyant nos pleurs ?  
Quand notre âme s'élève,  
Qui nous ferme les yeux ?  
C'est une fille d'Ève,  
Divin présent des cieux !